

14^{ème} Année - No. 3

Mars 1950

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMERO :

Conférences de

**Louis A. Christophe, Georges Fayad
A. Herbelin**

Articles inédits de

**Paul Guth, Jean A. Keim,
Jean-Jacques Bernard.**

Le Centre Culturel de l'Ambassade de France

REVUE DES CONFÉRENCES FRANCAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN - Rédacteur en Chef: GABRIEL DARDAUD

Abonnements — un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

14ème ANNÉE No. 3

Mars 1950

Italie, Allemagne, Japon et Etats-Unis d'Amérique au XIXe Siècle

Cours Publics

de **M. Louis A. Christophe**

Professeur au Lycée Franco-Egyptien d'Héliopolis

donnés au Lycée Français du Caire, les 23 et 30 Novembre, les 7, 14 et 21 Décembre 1949.

L'Histoire note parfois de curieuses coïncidences. Quatre des grandes puissances mondiales qui viennent de s'affronter dans la guerre récente sont nées ou se sont développées au cours du XIXe siècle, l'Italie, l'Allemagne, le Japon et les Etats-Unis d'Amérique. Mais les conditions qui ont présidé à leur naissance ou à leur croissance sont différentes et leur destin particulier en a, semble-t-il, été profondément marqué. L'Italie, l'Allemagne et le Japon ont été haussés au rang de grandes puissances par la volonté de quelques hommes et par la force: nés au lendemain de brillantes victoires, ces trois pays,



Le professeur **LOUIS A. CHRISTOPHE**

normalement entraînés dans une suite ininterrompue de guerres nécessaires à leur expansion insatiable, ont fini par s'unir pour imposer leur domination au monde; ils sont sombrés dans la même défaite. Les Etats-Unis d'Amérique, au contraire, la création d'un peuple entreprenant et dynamique, fortement épris de liberté et de paix; grande puissance économique, c'est la nécessité qui a transformé cette nation en grande puissance militaire; son armée et sa flotte ne sont cependant pas des instruments d'expansion et de domination mondiales; ce sont plutôt des instruments de défense, mais au service des grands

principes humains placés en tête d'une Constitution démocratique. Ils ont gagné la guerre, ces admirables instruments; puissent-ils assurer la paix!

I - L'ITALIE

En 1815, quand un membre de l'élite européenne évoque le passé de l'Italie, il revoit l'Empire romain d'un Auguste ou d'un Vespasien; il imagine la paix romaine assurée dans la presque totalité de l'Europe et dans tout le bassin méditerranéen par les légions; il se remémore le Moyen âge chrétien où la puissance de la Papauté s'imposait dans tout le monde occidental, où l'Empereur Henri IV venait s'humilier à Canossa devant Grégoire VII; il se souvient de Dante et de Pétrarque; il se rappelle les fastes des cours de Florence et de Rome, à l'époque de la Renaissance.

En 1815, les diplomates ne pensent guère comme les bourgeois ou comme les intellectuels. Ceux qui font l'Histoire en rédigeant les traités sont ceux qui généralement dédaignent le plus les contingences historiques. Les participants au Congrès de Vienne ne veulent point échapper à cette règle: leurs souvenirs ne remontent pas si haut dans le passé; ils sont peu sensibles à la poésie et à l'art; ils ne considèrent que le monde médiéval et moderne, le temps où l'Italie était composée d'une mosaïque d'États d'importance inégale; les États du Pape, le royaume des Deux-Siciles, le Milanais, la Toscane et la République de Venise, pour ne donner que les plus célèbres. Pour eux, l'Italie n'est, selon la formule fameuse, qu'une «expression géographique».

C'est pourquoi, après le Congrès de Vienne, l'Italie se trouve encore morcelée en une dizaine de principautés où dominant le Royaume lombard-vénitien qui appartient à l'Autriche, les États du Pape, soumis à l'influence autrichienne, le Royaume de Naples qui est rendu à un Bourbon et le Royaume de Sardaigne, apanage de la maison de Savoie. Ainsi, l'assemblée des puissances européennes efface tout souvenir napoléonien, remplace, conformément aux idées prépondérantes de Metternich, l'Italie dans la main des Bourbons et des princes autocrates et comprime, en maintenant le morcellement du pays, toutes les aspirations nationales et libérales.

Or, de telles aspirations existent dans l'Italie de Metternich; elles sont nées des doctrines révolutionnaires propagées par les conquérants français et rien, pas même la violence, ne peut les empêcher de se développer. A Naples, à Rome, à Turin, à Milan, à Venise, on connaît aussi bien la Déclaration

des Droits des États-Unis d'Amérique que la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de la Constitution Française; la résistance à l'arbitraire absolutiste des Habsbourg et des Bourbons ne fait que croître. Les remaniements récents du Directoire, du Consulat et de l'Empire ne sont pas oubliés: on a gardé le souvenir des Républiques cisalpine (1797), ligurienne (1797), romaine (1798) et parthénopeenne (1799); des royaumes d'Etrurie (1801), d'Italie (du Nord) (1805) et du royaume de Naples qui gouvernèrent successivement Joseph et Murat. Aussi, en 1815, les bourgeois et les intellectuels italiens ont encore présents à la mémoire «ce droit, cette administration, cette armée, qui avaient assuré à l'Italie un sentiment de sécurité et de grandeur» (G. Bourgin. *La formation de l'unité italienne*, p. 67). La réaction aura fort à faire pour lutter contre ces souvenirs. Et le XIXe siècle verra se poursuivre la lutte, en définitive victorieuse, d'une élite tenace qui, après bien des tâtonnements et des vicissitudes, réalisera l'unité italienne.



LE COMTE DE CAVOUR (1810-1861).

Son avènement à la Présidence du Conseil du Piémont coïncida avec le rétablissement de l'Empire en France (décembre 1852). Il fit du Piémont un État parlementaire modèle, intéressa les puissances étrangères à la cause de l'indépendance italienne et groupa autour de Victor-Emmanuel II tous les partisans d'une revanche contre l'Autriche. Dans ce but, il allia le Piémont à la France.

De 1815 à 1830, l'Italie vit une période trouble où les aspirations unitaires n'apparaissent point clairement; la haine de l'Autriche et du système absolutiste de Metternich occupe seule les esprits. C'est l'époque où se fonde la Société secrète des *Carbonari* qui préparent et exécutent dans l'ombre les complots les plus divers. En 1820, la révolte gronde à Naples; en 1821, elle s'allume dans le Piémont. Ces rébellions sont durement écrasées par l'intervention de l'Autriche: Silvio Pellico va émouvoir la conscience européenne par le récit de sa captivité dans les géoles autrichiennes. En 1831, la Romagne s'agite: une nouvelle intervention de l'Autriche, le gendarme italien, met bien vite l'Italie centrale au pas.



SILVIO PELLICO (1789-1854).

Inculpé dans les poursuites engagées contre le mouvement libéral, il fut condamné à mort avec ses amis Pallavicino et Confalonieri après un procès qui dura deux ans. Sa peine fut commuée en prison perpétuelle. Il en a laissé un vivant témoignage dans son célèbre livre «*Mes prisons*».

De 1831 à 1846, la haine de l'Autriche tend à se confondre avec la haine de toute espèce de monarchie: tous les souverains italiens, déjà menacés par le carbonarisme, voient se dresser devant eux le parti de la Jeune Italie. Le chef de ce parti est Mazzini, un socialiste fervent et un républicain enthousiaste; pour lui, l'unité italienne doit se faire sous la forme d'une République groupant tous les Etats en deçà des Alpes. Garibaldi lui apporte son appui malheureusement in-

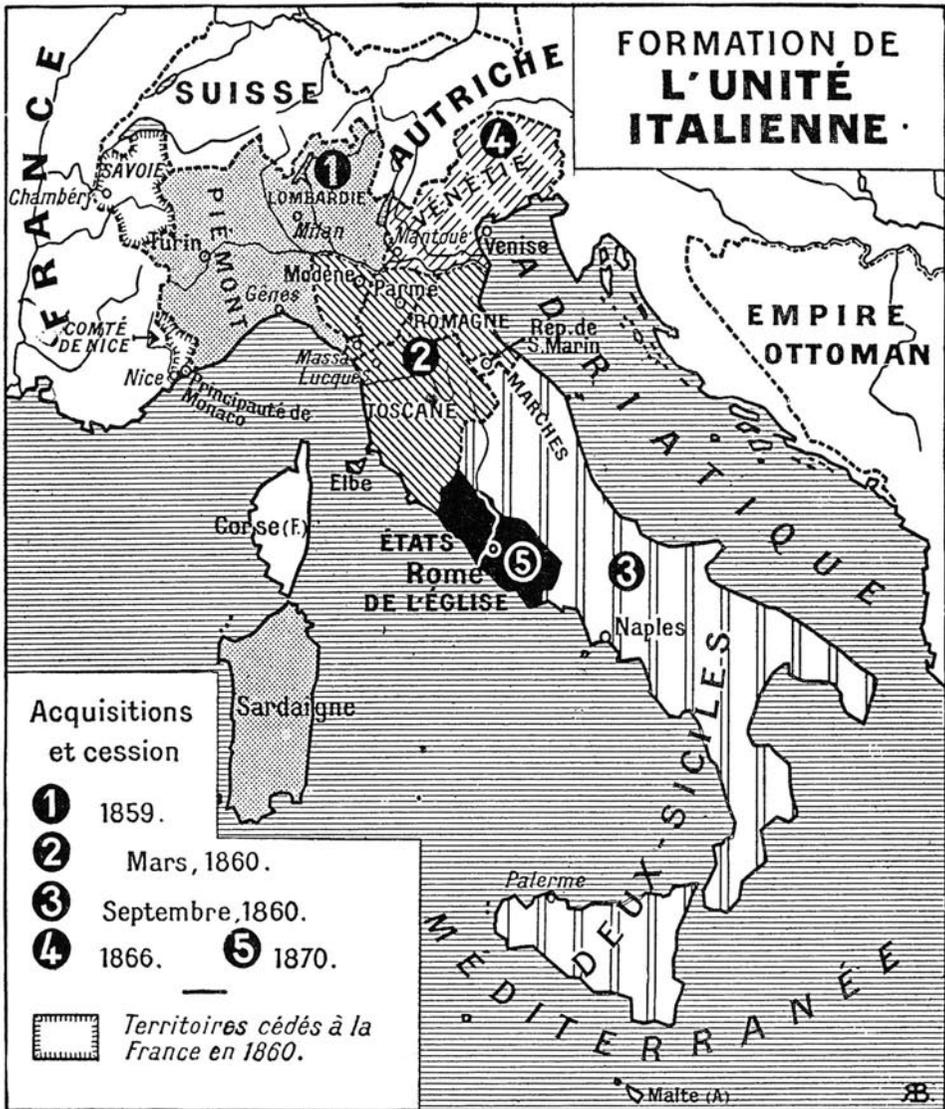
constant; Manin, à Venise, semble un adepte plus convaincu et plus sûr. Malgré les efforts de Mazzini, malgré la proclamation, en 1849, de la République à Rome et à Florence, malgré l'expédition des Mille, malgré la création en 1861, de la République de Naples, le parti républicain, toujours minoritaire, ne réalisera pas l'unité italienne.

«Nous sommes Vénitiens, puis chrétiens, puis Italiens», dit Manin à Venise. C'est admettre que le catholicisme a un rôle important à jouer dans la formation de l'unité italienne: les Catholiques réussiront-ils dans la tâche que les républicains ne sont pas de force à mener à bien? Un groupement nouveau naît dans la péninsule: le parti néo-guelfe. Ses chefs, Gioberti, Balbo et Massimo d'Azeglio sont d'accord pour unir moralement, puis politiquement toute l'Italie, sous la forme d'une Confédération, dont le Pape aura la présidence. La formule semble heureuse et l'idée ne paraît pas irréalisable. Dans les années 1846 - 1848, on est bien près de réussir. En 1846, un pape libéral vient occuper le trône de Saint-Pierre; il entreprend des réformes dans ses Etats. Et Rome, puis toute l'Italie, crient *Viva Pio nono*, *Vive Pie IX*. Bientôt, les souverains italiens sont contraints par les événements et par les hommes de suivre l'exemple du Pape. Une ère nouvelle semble s'ouvrir pour l'Italie qui a les yeux obstinément fixés sur Rome. Mais Gioberti, Balbo et d'Azeglio se rendent très vite compte que, pour réaliser leurs dessins, il faut vaincre d'abord l'Autriche; une armée est indispensable. Le roi de Sardaigne, seul, a l'instrument nécessaire et il semble tout disposé à les aider. D'ailleurs, l'occasion ne tarde guère à se présenter: 1848, la révolution a gagné toute l'Italie; le moment d'agir est venu. Pour chasser les Autrichiens du sol national, Charles-Albert, roi de Sardaigne se met à la tête des Italiens; il arbore le drapeau vert-blanc-rouge et lance la proclamation fameuse: «*Italia farà da sé*. L'Italie agira par elle-même». Mais le Pape, par scrupule religieux, refuse de s'associer à la guerre. Les plans du parti néo-guelfe sont dorénavant compromis; le catholicisme, pas plus que le parti républicain, ne réalisera l'unité. La résurrection - *Risorgimento* - se fera en dehors de Pie IX, contre lui.

En 1849, le roi de Sardaigne est battu par les Autrichiens, mais l'Italie entière se souviendra de son attitude et lui-même tirera les leçons de sa défaite. Les diverses phases de l'unité italienne sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les développer. Résumons-les. Le nouveau roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel II, prince libéral, et son pre-

mier ministre, Cavour, commencent par réorganiser le Piémont. Puis ils cherchent des appuis en Europe, car ils ne sous-estiment point la puissance de l'Autriche et ils savent fort bien que toute modification de la carte de l'Europe est affaire internationale. On voit donc des Piémontais combattre en Crimée (1855) et siéger en conséquence au Congrès de Paris (1856). Peu à peu, les intentions de Cavour se précisent; il lui faut un allié capable de libérer son pays: Napoléon III, alors dans toute sa puissance, connu pour ses sentiments humanitaires, lui paraît tout désigné. L'attentat d'Orsini (1858) achève de décider

l'Empereur des Français: c'est alors que l'entrevue de Plombières règle les modalités de l'intervention de la France. Le 23 avril 1859 la guerre franco-piémontaise commence, illustrée par les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta et de Solferino. Mais l'Empereur est présent sur les champs de bataille; les victoires sont toujours sanglantes, et il n'a pas l'esprit guerrier de son oncle. L'armistice de Villafranca le soulage, mais les Italiens sont profondément vexés. Le Congrès de Zurich ne leur donne que le Milanais; Venise reste autrichienne et il faut céder à la France la Savoie et Nice. Les patriotes de



La carte politique de l'Italie montrant les acquisitions successives du Piémont de 1859 à 1870.

la péninsule sont ulcérés et l'annexion postérieure des duchés de Parme, de Modène et de Toscane, puis après l'expédition des Mille, celle des Marches, de l'Ombrie et du royaume de Naples, n'éteindront pas les rancunes de la Sardaigne qui s'aviveront encore, lorsque Napoléon III s'avisera de soutenir la cause du Pape.

Le 17 mars 1861, le royaume d'Italie est créé: les députés de toute la péninsule, sauf naturellement Rome et Venise, réunis à Turin, acclament leur roi, Victor Emmanuel II. La royauté constitutionnelle de Turin réussit dans l'entreprise où ont antérieurement échoué les partis républicain et catholique. Cavour meurt, mais l'unité italienne s'achève, malgré ses cuisantes défaites, l'Italie, alliée à la Prusse dans une nouvelle guerre contre l'Autriche, reçoit, après Sadowa (1866), Venise. Ainsi, grâce au concours étranger et grâce à son armée, Victor Emmanuel II groupe toute la péninsule sous son sceptre.

Il ne reste plus guère qu'à conquérir Rome; profitant de la défaite française, le roi d'Italie s'en empare le 20 septembre 1870 et s'installe au Quirinal. Les accords du Latran (1929) réconcilieront Victor-Emmanuel III et Pie XI et régleront la délicate question de Rome, capitale monarchique et capitale spirituelle. Entre temps, pour prix de sa coopération aux côtés des Alliés pendant la guerre de 1914-1918, l'Italie s'agrandira de Trieste, du Trentin et d'une partie du Tyrol. L'unité est achevée: la cité du Vatican et la République de Saint-Marin ne sont que des enclaves sans importance.

Il est maintenant facile d'établir les caractères particuliers de l'unité italienne.

Cette unité a été réalisée en grande partie avec l'appui militaire et diplomatique de l'étranger. Activement favorisée par la France, elle s'est achevée malgré elle et même contre elle.

Cette unité a été voulue et maintenue par des dictateurs: Cavour, Giolitti, Mussolini, qui n'ont cessé de lutter contre le parti républicain.

Cette unité a été réalisée contre le Pape qui demeure malgré tout un souverain italien.

Cette unité a été enfin réalisée contre la géographie physique et humaine du pays et c'est là, je crois, l'obstacle principal à l'union sincère des Italiens, au sein d'une nation «une et indivisible».

En effet, l'Italie est le pays des différences, des oppositions naturelles. On y rencontre trois sortes de relief: continental, péninsulaire et insulaire. Dans la péninsule, la division en bassins minuscules, séparés par des

montagnes d'altitude variée, est à l'origine du morcellement politique des siècles précédents: or, cette division demeure. Deux types climatiques se partagent l'Italie: au nord, de climat continental, s'oppose le sud, de climat méditerranéen. Les types ethniques varient aussi: le Lombard, blond, vigoureux, de haute stature, se sent d'une autre race que le Napolitain, brun, petit, vif et remuant. Les dialectes sont encore florissants, bien qu'ils aient tendance à céder la place à la belle langue italienne, qui n'en est pas à son premier chef-d'oeuvre. La population manque encore d'unité dans son groupement: elle est exagérément urbaine et nous savons bien qu'une nation tire ses forces vives de la campagne, où le sentiment national, attaché étroitement à la notion de famille et de propriété, est particulièrement développé. Or, ce sentiment, égoïste en soi, mais générateur des plus grands sacrifices, peut difficilement s'extérioriser dans les grands domaines (*latifundia*) des rives du Pô, de l'Italie du Sud ou de la Sicile; ailleurs, partout où se rencontre le régime de la petite propriété, il est naturellement plus sensible. Enfin, l'activité industrielle de l'Italie continentale ne cesse de s'opposer à l'activité agricole de l'Italie péninsulaire et insulaire.



VICTOR-EMMANUEL II, Roi d'Italie (1861-1878). Il réunit à son Royaume du Piémont grâce à la politique de Cavour la presque totalité de la péninsule italienne et fut proclamé premier Roi d'Italie par un vote unanime des Chambres le 17 mars 1861.

Toutes ces divergences, on les rencontre dans d'autres Etats; la France connaît les mêmes différences naturelles, climatiques, ethniques, dialectales, humaines ou économiques. Mais l'unité française s'est lentement forgée, au milieu des luttes les plus diverses et n'a été définitivement scellée qu'au moment de la Fête de la Fédération (1790), dans la surprise et l'enthousiasme. L'Italie unifiée, elle, lorsqu'on la considère sans passion, loin d'être une « expression géographique », ne semble plus être à nos yeux contemporains qu'une « expression historique », un fantôme gonflé des souvenirs du passé, romain et chrétien.

Quel est donc l'avenir de l'Italie? Avant tout, il faut regarder en face les réalités. « L'Italie est faite; maintenant, il faut faire les Italiens », disait le clairvoyant d'Azeglio. Quel est le chemin parcouru dans cette voie, depuis bientôt un siècle? Il n'est que de considérer l'état actuel de l'opinion italienne. La diversité des sentiments demeure: parti républicain, parti catholique et parti de la Maison de Savoie, les dénominations ont changé seules. Les profondes divisions, apparues au début du XIX^e siècle, sont toujours réelles, même aujourd'hui, après le départ du roi, dont l'ancêtre fut le grand triomphateur de 1861. Ces divisions se trouvent encore accrues par la surpopulation et par la faveur obtenue par les doctrines marxistes dans la plaine du Pô qui n'a pas participé autant que les autres régions de l'Italie aux civilisations romaine et chrétienne et à la Renaissance et qui appartient plutôt à l'Europe centrale. Ainsi, l'unité morale des peuples enfermés dans les cadres géographiques étroits de la jeune nation italienne n'est pas encore faite.

L'Etat italien doit impartialement jouer le rôle qui lui incombe: il doit se charger d'harmoniser toutes les différences, de créer des liens qui uniront des hommes dont le patriotisme est évident, mais qui ont toujours le sentiment d'appartenir à une région, à une classe, à un parti et non à une nation. La tâche est difficile, mais non impossible. Napoléon III, comme d'ailleurs le parti néoguelfe, avait vu juste; après ses victoires, il envisageait la création d'une Confédération italienne, ce que Cavour et son roi ne pouvaient, il faut le reconnaître, admettre. Peut-être cette formule aurait-elle évité au peuple italien bien des déboirs? Et il est permis de croire que l'Italie confédérée se serait très normalement acheminée vers la réelle unité. La France s'est lentement constituée et a eu finalement raison des oppositions de sa géographie et de ses populations. L'Italie, trop impatiente, a voulu brûler les étapes. Puissent les dures épreuves qu'elle vient de traverser l'aider à sur-

monter les obstacles qui se dressent encore devant elle! Puisse une aube nouvelle se lever pour le peuple italien comme pour les autres peuples de l'Europe occidentale!

II — L'ALLEMAGNE

La tâche des diplomates du Congrès de Vienne est bien difficile: il s'agit, en effet, de réorganiser entièrement l'Europe que la France, pendant la période révolutionnaire et sous l'Empire, a complètement bouleversée. L'Italie est à nouveau morcelée en une dizaine de principautés sans lien évident entre elles. L'Allemagne avait 360 Etats en 1792; elle forme en 1815 une Confédération de 39 Etats. Mais il est indispensable de le noter dès à présent, cette Confédération ne constitue pas une union véritable de peuples; c'est plutôt une association de souverains indépendants.

La Confédération réunit en effet, sous la présidence de l'Empereur d'Autriche, monarque allemand puisqu'il possède la Bohême et quelques territoires de langue allemande, tout un aréopage de souverains: le roi de Bavière qui a agrandi ses Etats d'une portion du Palatinat; le roi de Prusse dont les possessions se groupent en deux blocs, à l'est, la Prusse, la Posnanie polonaise, la Poméranie suédoise et le nord de la Saxe, à l'ouest, la Westphalie et le grand-duché de Berg; le roi de Wurtemberg; le roi de Saxe; le roi de Hanovre; un certain nombre de principicules; et les représentants de quatre villes libres. Hambourg, Brême, Lubeck et Francfort. La Diète fédérale (Assemblée des députés) siège à Francfort, mais ce n'est guère qu'un congrès de diplomates.

Cette Confédération manque d'unité politique, ethnique et même géographique; il n'y a pas non plus d'unité religieuse puisque le Nord est protestant, luthérien ou calviniste, et le Sud traditionnellement catholique. Pourtant un lien d'une valeur inestimable rapproche les différentes populations, la langue; et déjà, un certain nombre de passions communes modèlent les caractéristiques de l'âme allemande.

Les patriotes allemands, déjà nombreux, sont, en 1815, particulièrement affligés: ils espéraient, en effet, la fusion de tous les peuples allemands dans un grand Etat allemand. Mais les diplomates du Congrès de Vienne ont reculé devant les difficultés de l'entreprise: il leur semble impossible de donner à la Prusse plutôt qu'à l'Autriche, ou à l'Autriche plutôt qu'à la Prusse, la direction d'un nouvel Etat qui serait fondé sur aucun souvenir historique dominant, les Hohenstauffen ou les Habsbourg du Moyen âge ou de l'époque mo-

derne n'ayant jamais acquis de semblables limites dans leur domination territoriale.

Le XIX^e siècle, le siècle des grandes transformations, verra pourtant se former l'unité allemande, née des défaites militaires ou morales des principaux Etats de la Confédération, et aussi de la France, au profit de la Prusse, ambitieuse, vindicative et haineuse.

C'est, ici encore, la domination napoléonienne qui a éveillé le patriotisme allemand. En Italie, cette domination fut en général bienfaisante: on y conserve le souvenir vivace des années de sécurité et de gloire d'un régime centralisateur. En Allemagne, par contre, les pillages, le blocus continental et la conscription ont éveillé des sentiments absolument opposés. La haine de Napoléon, et en conséquence de la France, a groupé, autour de la Prusse, tous les patriotes allemands, venus de tous les pays différents de l'Allemagne; tous ont placé dans la Prusse seule leur espoir de libération et de revanche et ce pays s'en est trouvé régénéré. La reine Louise n'a pas oublié l'affront de Tilsitt, où Napoléon, impitoyable, à refusé la rose qu'elle lui offrait en échange de Magdebourg. Auprès d'elle, Stein et Hardenberg s'attachent à faire de la Prusse une véritable nation, à intéresser par des réformes toutes les classes de la société au sort de l'Etat pour donner à celui-ci la force morale qui lui manque, le Roi-Sergent et Frédéric II lui ayant donné, au siècle précédent, les moyens d'acquérir et de maintenir sa force militaire. Les réformes sociales, jointes aux aménagements d'ordre militaire dus à Scharnhorst, sont bientôt complétées par une action sur les esprits. Napoléon, le premier, a compris tout l'intérêt des jeunes générations dociles et dévouées à l'Empire: il a créé l'Université impériale. Le gouvernement prussien imitant cet illustre exemple, décide d'agir sur la jeunesse et de l'orienter dans le sens du relèvement national: en 1810, est fondée l'Université de Berlin, qui a à sa tête le célèbre auteur du *Discours à la nation allemande*, le philosophe Fichte, et qui devient bientôt le foyer le plus actif du jeune patriotisme allemand.

Certes, la guerre de Délivrance de 1813 n'a pas, en 1815, les résultats qu'en attendaient les patriotes allemands; ils sont profondément déçus, mais l'élan est donné: la Prusse, dès ce moment attend l'heure où il lui sera permis de réaliser ses dessins.

Mais il est bien difficile de secouer le joug de l'Autriche, au temps où Metternich régente l'Europe. Comme en Italie, l'agitation en Allemagne est d'abord libérale: on s'élève aussi bien contre l'absolutisme autrichien que contre l'absolutisme prussien. Le principal foyer

de résistance se trouve tout naturellement dans les Universités; de 1816 à 1820, les étudiants d'Iéna, dans le duché de Saxe-Weimar, groupés en une association à tendances politiques, *Burschenschaft*, ne cessent de manifester leur mécontentement et d'exprimer leurs désirs. Metternich ne peut tolérer longtemps une telle agitation: on n'a pas oublié à Vienne le solennel Saint Empire romain germanique et on veut renforcer la tutelle autrichienne sur l'Allemagne: les manifestations estudiantines s'arrêtent devant les mesures prises.



FREDERIC-GUILLAUME IV,
Roi de Prusse (1840-1861).

Le 11 Avril 1847, répondant à la campagne pour un Parlement national, Frédéric-Guillaume IV déclara au Landtag: «Je ne supporterai jamais qu'entre notre Seigneur Dieu dans le ciel et notre pays s'insinue une feuille de papier écrit comme une seconde providence, pour nous régir par ses paragraphes et les mettre à la place de la vieille fidélité.»

L'Allemagne est peu sensible aux événements de France et d'Europe en 1830; c'est à peine si l'on reparle de l'unité allemande, si l'on arbore l'emblème national, adopté par les libéraux, le drapeau noir-rouge-or; Metternich n'a aucun mal à briser toute opposition.

Entre 1830 et 1848, un grand changement se produit outre-Rhin; les pays du Sud, plus accessibles aux influences françaises, propagent vers le nord, malgré la surveillance autrichienne, les idées libérales et même démocratiques. D'ailleurs le courant national est bientôt plus fort que le courant libéral; en

effet, les Etats du Nord et de l'Est, Prusse et Autriche, sont demeurés absolutistes et ont conservé un régime féodal; les Etats du Sud, au contraire, ont reçu des constitutions. Aussi, il n'est pas étonnant de voir l'Allemagne entière réclamer l'unité, puisque c'est là maintenant la seule revendication commune. Les Universités jouent encore le rôle principal; on y étudie les sciences d'érudition, les origines germaniques; et tout naturellement on aboutit à l'exaltation du sentiment national. On lit avidement les ouvrages des savants et c'est ainsi que se propagent ces sentiments qui excitent l'orgueil de la race allemande et qui reflètent le désir commun et passionné de parvenir à la puissance par l'unité.

L'Europe est encore inconsciente du danger qui la menace. Mais, vers 1840, le sentiment national allemand, jusque là contenu dans les limites des frontières, éclate soudainement. Et c'est la France imprudente qui est la première visée. Exaspérée par le traité de Londres, la presse parisienne parle de reprendre la rive gauche du Rhin. L'Allemagne entière se dresse alors. De Maltke, encore jeune officier, réclame la conquête immédiate de l'Alsace et conclut: «Tout ce que la France a ajouté à sa frontière de l'Est depuis le XIIe siècle a constitué un acte de brigandage contre l'Allemagne». Un général prussien écrit: «La France représente le principe de l'immoralité; il faut qu'elle soit anéantie; sans cela il n'y aurait plus de Dieu au ciel.» Hitler n'avait pas de grands efforts d'imagination à fournir pour écrire *Mein Kampf*; il n'eut qu'à s'inspirer de phrases semblables. Les poètes, toujours à l'avant-garde, multiplient les chants patriotiques. C'est Nicolas Backer avec son *Rheinlied*:

Ils ne l'auront pas
Le libre Rhin allemand
Quoique, semblables à des corbeaux avides,
Ils s'enrouent à le réclamer.
Aussi longtemps que, roulant paisiblement,
Il portera sa robe verte,
Aussi longtemps qu'avec un bruit clair, une
rame
Frappera ses îlots!
Ils ne l'auront pas
Le libre Rhin allemand,
Aussi longtemps que les coeurs se recon-
forteront
A son vin de feu,
Aussi longtemps que, dans son cours,
Les rochers se dresseront inébranlables,
Aussi longtemps que de hautes cathédrales
Se verront dans son miroir!
Ils ne l'auront pas
Le libre Rhin allemand
Jusqu'à ce que les flots aient ensevelis

Les ossements du dernier homme.

C'est Schneckengerber avec sa *Garde au Rhin*, le chant national de 1870:

Il retentit un appel comme le fracas du tonnerre,

Comme le cliquetis des épées et le choc des flots:

«Au Rhin! Au Rhin! Au Rhin Allemand!»

Qui veut être le gardien du fleuve?

Chère patrie, tu peux être tranquille:

Ferme et fidèle, veille la garde au Rhin!

C'est enfin Hoffman de Fallersleben avec *l'Allemagne au-dessus de tout*, le chant national de 1914. Les romantiques français ripostent, Lamartine avec la *Marseillaise de la paix*, Musset avec le fameux *Nous l'avons eu votre Rhin allemand*. Le sage gouvernement de Louis-Philippe considère que ce n'est là qu'une escarmouche sans importance et la France oublie bien vite cette alerte. Mais, en Allemagne, le sentiment patriotique ne cesse de se propager et de se fortifier de jour en jour.

Le nouveau roi des Prusses, Frédéric-Guil-



BISMARCK (1815-1898).

Dès 1862, il affirmait que la fondation de l'unité allemande au profit de la Prusse et par l'expulsion de l'Autriche, devait s'opérer «par le fer et par le feu». Ce dédain du risque et ses allures de casse-cou le firent apparaître à cette époque comme un type nouveau parmi les hommes d'Etat timorés de la vieille Europe.

laume IV a envoyé ses félicitations publiques à Becker et pris des mesures de défense dans ses possessions de l'Ouest. Cela suffit pour que les patriotes allemands se tournent vers lui, placent en lui tous leurs espoirs et convient le successeur du grand Frédéric, dont le souvenir est présent à toutes les mémoires, à prendre la direction du mouvement national. A ces raisons d'ordre sentimental s'ajoutent des motifs plus sérieux. En effet, pourquoi s'adresser à la Prusse plutôt qu'à l'Autriche? C'est que la Prusse est un État plus complètement allemand; les possessions de l'Autriche sont plus variées. C'est que la Prusse est un État plus actif, plus moderne, de plus d'avenir. La vie économique y est en progrès: la grande industrie naît dans le bassin houiller de la Ruhr. Le philosophe français Edgar Quinet, un contemporain des événements note, en effet:

«La Prusse donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Elle satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle... Elle a sans doute un gouvernement despotique, mais ce despotisme est intelligent, remuant, entreprenant.»

Et la Prusse répond à l'attente des Allemands. Elle laisse l'Autriche user son influence dans de mesquines querelles politiques. Quant à elle, elle fait appel aux intérêts économiques, réussissant à constituer, sous sa direction l'Union douanière *Zollverein* - qui groupe la plupart des États Allemands, Autriche exclue. Cette union douanière profite aussi bien à la Prusse qu'aux autres États, puisqu'elle évite les complications de frontières dans un pays extrêmement morcelé. Et l'unité économique prépare, dans l'esprit des dirigeants de Berlin, l'unité politique.

Cependant l'heure de cette unité n'a pas encore sonné. On le voit bien, en 1848, quand l'Europe s'enfièvre à nouveau. L'Allemagne s'agite aussitôt; mais le mouvement unitaire qui, parti de l'Allemagne du Sud, parvient à faire convoquer, à Francfort, un Parlement constituant, élu au suffrage universel par toute l'Allemagne sans distinction d'États, échoue parce qu'il y a dans ce Parlement des partisans de la Grande Allemagne (avec l'Autriche) et de la Petite Allemagne (sans l'Autriche) et parce que le roi de Prusse craint Vienne et a en haine les principes démocratiques que le Parlement de Francfort menace de lui imposer. Une Union Restreinte, groupant la Prusse et les petits États (à l'exclusion de la Bavière, du Wurtemberg, de la Saxe et du Hanovre) n'a pas plus de succès: elle doit se dissoudre en 1850 devant les me-

naces de l'Autriche. Pourtant l'Europe entière acquiert maintenant la certitude que l'unité allemande se fera dans un proche avenir sous l'hégémonie de la Prusse. Mais par quel moyen?

De 1850 à 1862, la prospérité économique favorise les progrès de l'unité; les *junkers* accroissent la production agricole de la Prusse; en territoire rhénan, la grande industrie se développe. Krupp installe à Essen sa grande usine métallurgique. Les intérêts industriels et commerciaux multiplient les liens entre les habitants de plusieurs États de la Confédération germanique; les ressources de l'Allemagne sont augmentées, lui procurant des forces supplémentaires pour accomplir et imposer son unité. Enfin, une nouvelle classe bourgeoise naît; et son élément le plus vivant, l'élite intellectuelle, aspire non à la puissance matérielle, mais à la culture scientifique et artistique. Or la culture n'apparaît déjà plus, en Allemagne, comme une fin en soi, mais seulement comme un instrument de domination. Aussi, cette nouvelle bourgeoisie va fournir aux Prussiens, ces fanatiques de puissance, d'utiles auxiliaires pour façonner l'Allemagne sur un plus grand modèle. Bismarck saura s'en servir.

On a souvent comparé la formation de l'unité allemande à la formation de l'unité Italienne, Guillaume Ier à Victor-Emmanuel II, Bismarck, à Cavour. Il apparaît toutefois qu'ici et là les problèmes et les hommes sont très différents. En 1862, le roi de Prusse, Guillaume Ier, offre à Bismarck le poste de chancelier pour obtenir d'un *Landtag* rétif des crédits militaires jugés absolument nécessaires. Le *Landtag*, le roi, la Prusse, l'Allemagne et même l'Europe ont trouvé leur maître. Le roi obtient sans peine ses crédits: la Prusse arme. Bismarck veut, en effet, s'assurer l'instrument indispensable à la réalisation de ses dessins et crée une organisation militaire formidable. Méprisant les patriotes démocrates, il a l'intention de procéder à l'unification «par le fer et par le feu». Il écarte donc tout moyen pacifique: il a délibérément choisi la guerre pour unir et subordonner aux Hohenzollern les États de la Confédération germanique, d'après son principe: «la force crée le droit».

L'unité se réalise selon les plans de Bismarck: trois guerres en six ans. D'abord, la guerre des duchés (1863), puis la guerre contre la Confédération et l'Autriche (1866), enfin la guerre contre la France (1870).

En 1863, l'Autriche est manœuvrée par la Prusse et discréditée dans l'esprit des Allemands du Nord.

En 1866, l'Autriche est exclue de l'Allema-

gne. Les territoires du Hanovre, de la Hesse-Cassel, du Nassau et la ville de Francfort, déchue de son rang de capitale, confédérale sont annexés à la Prusse qui s'étend maintenant sans solution de continuité du Niemen à la Moselle. Et le reste de l'Allemagne septentrionale est groupé, sous la domination prussienne, dans une Confédération de l'Allemagne du Nord.

Les exigences imprudentes de Napoléon III, habilement utilisées par Bismarck, rapprochent les Etats du Sud de la Confédération du Nord et en conséquence de la Prusse. Celle-ci, aux yeux des Bavaoises, des Wurtembergeois, des Badois, est le seul pays capable de les défendre contre les prétentions de la politique française. La peur du Français, considéré comme l'ennemi héréditaire (*Erbfeind*), réunit bientôt toute l'Allemagne autour de l'armée prussienne. Bismarck, une fois de plus, s'est montré fin psychologue.

En 1870, sa victoire sur la France lui assure le succès qu'il escomptait. Tous les Etats Allemands abdiquent leur autonomie, se courbent sous le joug prussien: l'obéissance leur apparaît comme la condition de la force. Et l'Allemagne entière, par reconnaissance et par souci de son avenir, se lie par un lien durable au roi de Prusse, artisan de la victoire. Le 18 janvier 1871, les princes de l'Allemagne du Sud, au château de Versailles, dans la Galerie des Glaces, entrent dans la Confédération du Nord, qui forme dorénavant un Empire allemand. Guillaume Ier, roi de Prusse, devient Empereur d'Allemagne et ce titre est héréditaire. Bismarck triomphe.

L'Empire allemand est en apparence un Etat fédéral, groupant quatre royaumes, six grands-duchés, cinq duchés, sept principautés et trois villes libres. Cet empire a un caractère nettement militaire: les princes ne sont en fait que les officiers supérieurs de l'Empe-



La formation de l'unité allemande: La Confédération de l'Allemagne du Nord après le traité de Prague (1866).

reur. La Prusse occupe les deux-tiers du territoire germanique et abrite les trois-cinquièmes de la population allemande; l'Alsace, terre prussienne, et les possessions plus anciennes de Guillaume Ier enferment les Allemands du Sud qui sont ainsi contraints de demeurer sous l'obédience de Berlin. D'ailleurs, la discipline prussienne est établie dans tout l'Empire et il n'y a qu'un pouvoir réel, celui de l'Empereur. Ainsi, l'Allemagne est centralisée sous l'aspect trompeur d'une fédération: il n'y a, en réalité, dans tout l'Empire, qu'un seul peuple réparti entre 22 couronnes et 3 républiques.

Après 1871, la Prusse est satisfaite: elle ne cherche point à accentuer la cohésion de l'Empire par un remaniement brutal de la géographie politique de l'Allemagne; elle domine, cela lui suffit pour l'instant. Et l'orgueilleux Empereur aime à se voir entouré d'une cour de souverains dociles. Pourtant, le gouvernement de l'Empire réclame des mesures centralisatrices: ou unifie alors les monnaies par la création du *mark* d'Empire; on unifie les chemins de fer; les postes sont de même centralisées, sauf pourtant en Bavière; et on mène partout la lutte contre le clergé catholique au nom de la civilisation germanique (*Kulturkampf*) pour mieux cimenter l'unité. Après les déboires de l'exposition de Philadelphie, où l'industrie allemande s'est montrée inférieure à ses rivales, le renouveau de la prospérité économique inspire à Guillaume II sa politique mondiale (*Weltpolitik*) qui le conduit inéluctablement vers les entreprises guerrières: la Prusse, ayant assujéti l'Allemagne ne pouvait manquer de vouloir dominer l'Europe et le monde.

La guerre de 1914-1918 marque un arrêt dans le développement de la puissance allemande: l'Allemagne est ruinée, mais non morcelée. Les dures conditions économiques et militaires imposées par les Alliés manquent cependant leur but; l'hitlérisme, héritier direct du bismarckisme, réalise, dès son arrivée au pouvoir, en 1933, ce que n'avaient pas osé ses prédécesseurs, l'unité politique de l'Allemagne, qui se transforme en un immense camp militaire. Dominer, toujours dominer, telle est la devise imprimée dans les coeurs allemands. Sous le prétexte fallacieux d'incorporer au grand *Reich* allemand toutes les populations allemandes groupées aux frontières, Hitler vise à la domination européenne et à la domination mondiale; et l'Allemagne délirante le suit et se précipite à la catastrophe de 1945.

Quel sera le sort de l'Allemagne aux traités de paix? Nous l'ignorons encore, malgré sa division présente en deux blocs, oriental et

occidental, qui peut n'être que provisoire: l'Histoire nous réserve souvent des surprises. Mais les diplomates qui régleront le sort d'un pays qui est responsable de cinq guerres, de plus en plus cruelles, en moins de quatre-vingts ans, se souviendront certainement des caractéristiques de l'unité allemande, caractéristiques humainement condamnables. En effet, cette unité s'est fondée sur la haine de l'Autriche et surtout de la France, sur la violence qui a eu raison des divergences politiques et religieuses des Etats germaniques, sur l'orgueil prussien qui demeure pour les pays voisins un danger permanent. Une unité, fondée sur des pareils sentiments passionnels, est contre nature et artificielle. L'âme allemande, qui s'est exprimée dans le meilleur (littérature, philosophie, musique) et dans le pire (les guerres), est une réalité. La nation allemande, qui est à l'origine des catastrophes successives qui se sont abattues sur l'Europe et sur le monde, est une autre réalité. Aux diplomates de concilier les élans de l'âme et de la nation, de régler harmonieusement les rapports qui doivent unir désormais les Allemands entre eux, d'extirper des coeurs Allemands ces sentiments de domination qui les conduisent régulièrement à leur perte et de leur substituer la nation simple de coopération humaine.

III — LE JAPON

Au cours du XIXe siècle, un lien ténu, mais indiscutable, unit l'Italie, l'Allemagne et le Japon. C'est, pendant cette période, que l'Italie et l'Allemagne accèdent au rang de grandes puissances par l'unité. A la même époque, l'Allemagne et le Japon assurent leur prééminence, aux deux extrémités du continent eurasiatique, grâce à leur armée. Le destin qui, dès l'origine, liait ces trois Etats, ne devait guère les abandonner. Le pacte d'acier ou l'axe-Rome-Berlin-Tokio n'a été une surprise pour personne. Personne ne s'étonne non plus de voir l'Italie, l'Allemagne et le Japon aborder en commun les années catastrophiques de la récente guerre.

Les Japonais n'ont pris place que tout dernièrement dans le concert international: il faut attendre 1868 pour voir le pays s'éveiller d'un sommeil plusieurs fois séculaire. Mais pour bien connaître le Japon, il faut l'étudier aussi bien avant qu'après cette date.

«La mer a bien servi le Japon». Cette vérité s'applique d'ailleurs à tous les peuples insulaires. Il faut noter cependant qu'en deux mille ans, le pays n'a pas été une seule fois envahi par un ennemi étranger: c'est à peine si, par deux fois, au XIIIe et au XXe siècle, les Chinois et les Russes menacèrent ses côtes.

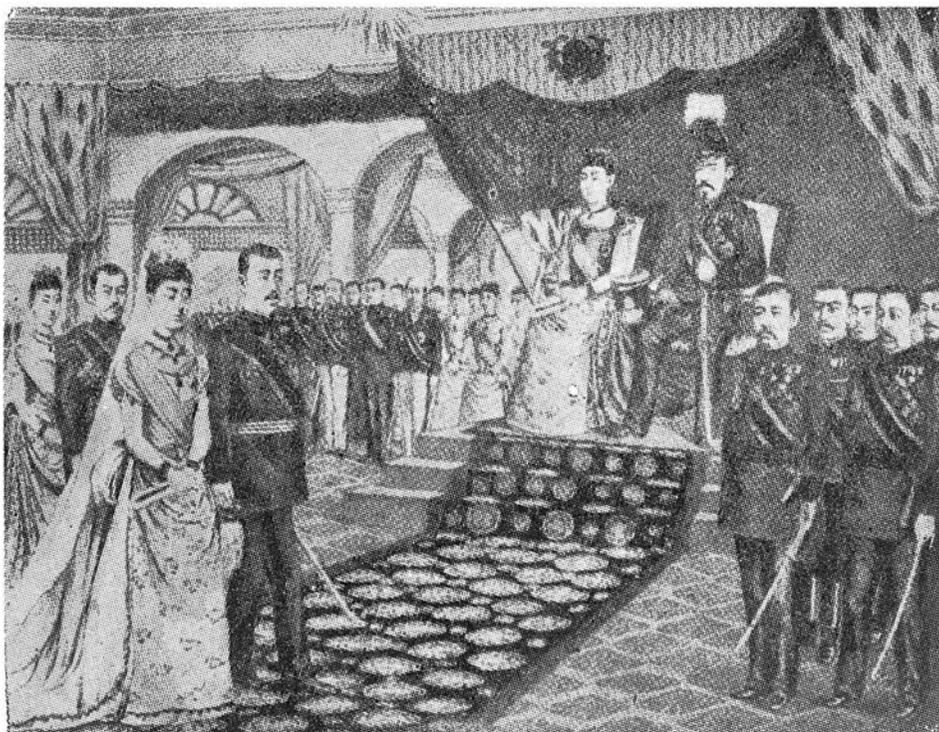
Ainsi, depuis des siècles, le Japon était parvenu à s'enfermer dans ses îles: cet isolement ne pouvait manquer d'avoir un retentissement profond sur les destinées historiques et politiques de la nation. Demeurés à l'écart des autres peuples les Japonais ont pu conserver, jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'ordre social et politique du Moyen âge. L'empereur, ou *mikado*, descendant direct de la déesse du soleil, *Amaterasou*, vit relégué parmi les idoles, dans Kioto, la capitale aux temples multiples; il apparaît comme un jouet aux mains des chefs féodaux et joue simplement le rôle d'un véritable fétiche divin. La réalité du pouvoir appartient à une sorte de maire du palais, le *Shôgoun*; depuis 1092, les grandes familles féodales assurent alternativement le *Shôgounat* et gouvernent en fait le pays. Ces grands féodaux, les *Daimio*, passent d'ailleurs leur temps à se faire la guerre; leurs *samourai*, soldats de profession, pillent et ravagent le Japon.

La population japonaise est d'origine variée: une infiltration lente, pacifique ou violente, a mêlé les Aryens, les Mélanésiens, les Malais, les Mongoliens, les Sémites, au cours des âges. Les types malais et mongolien prédominent d'ailleurs; la population primitive, les *Ainos*, a été refoulée dans l'île d'Yéso. Quoique d'origines différentes, les Japonais, plus que tout autre peuple de la terre, ont fini par acquérir, quant aux qualités intellectuelles et morales, une homogénéité au moins superficielle qui les caractérise à toutes les époques de leur histoire. Chez eux, les vertus du caractère l'emportent nettement sur celles de l'intelligence. Même très cultivé, le Japonais conserve quelque chose de primaire; peu créateur, il emprunte, copie, assimile avec une application aussi naïve que respectable. Mais son esprit discipliné et organisateur, son tempérament énergique et belliqueux ne font qu'accroître son orgueil agressif, son mépris de toutes les autres races et sa xénophobie profonde. On pourrait admirer son patriotisme; mais un sentiment national poussé au paroxysme constitue pour les peuples voisins un trop grand danger.

La civilisation japonaise est loin d'être originale. Le Japon a conquis la Corée vers le Ve siècle de notre ère; ainsi il a reçu, pendant quatre siècles, les enseignements de la Chine. Il en a retenu tout ce qui concerne l'écriture, les lettres, les arts, la hiérarchie officielle, le droit et même la religion bouddhique qui ne tarde pas à être mise sur un pied d'égalité, au Japon, avec la religion shintoïste, ce culte d'État fondé sur l'adoration de la puissance impériale. Assimilant tout ce que la grande nation voisine leur avait transmis, les Japo-

nais ont développé en vase clos tous ces enseignements qu'ils ont pimentés des quelques éléments originaux de leur propre civilisation. Aussi au début du XIXe siècle, la civilisation japonaise s'épanouit dans un art admirable; la statuaire possède de précieuses qualités de vie et de vérité individuelle; le dessin et la peinture sont particulièrement soignés et en général très réalistes: Outamaro et Yeishi excellent dans les portraits de femmes; Hiroshigé et le plus célèbre de tous, Hokousai sont d'admirables paysagistes; la vie intellectuelle est active, spécialisée dans les récits, les épopées, les courts poèmes, les nouvelles; depuis le XVIIe siècle, le théâtre est en faveur.

Il est bien difficile d'admettre qu'un pays si éloigné qu'il soit, si fermé à toute influence étrangère qu'il veuille être, ait pu rester pendant des siècles en dehors des routes maritimes des Européens. Au XVIe siècle, à l'époque où commencent les grandes entreprises commerciales et coloniales, un rapprochement failli s'opérer entre les îles japonaises et l'Europe, d'abord par l'intermédiaire des missions. Saint François-Xavier, un jésuite, a été fort bien accueilli par certains *daimio*: cinquante ans plus tard, la chrétienté qu'il a fondée compte 200.000 adeptes indigènes. Mais des aventuriers espagnols et portugais songent alors à conquérir les îles; la réaction japonaise est immédiate: les Japonais veulent à tout prix conserver leur indépendance. Poussés par les protestants de Hollande et d'Angleterre, ils persécutent les chrétiens et s'enferment alors dans un isolement farouche: on fait feu sur tout vaisseau étranger s'approchant des côtes; tout au plus admet-on une exception pour les navires en détresse; on interdit même de construire des navires capables de prendre la haute mer; on défend l'étude des langues étrangères et naturellement la pratique de la religion chrétienne. Pourtant on tolère un trafic qui se fait avec les Hollandais à l'îlot de Deshima, près de Nagasaki. C'est là que le médecin allemand Siebol s'installe et recueille les premiers renseignements scientifiques sur l'empire presque inconnu; c'est là que des relations avec le monde se nouent quelques Japonais s'inquiétant des dangers de l'ignorance imposée par leur gouvernement, c'est là qu'en 1810, on fonde un bureau de traduction qui publie la version japonaise de quelques livres techniques et scientifiques hollandais, quelques audacieux apprennent la langue hollandaise, achètent des machines nouvelles, même une daguerréotype. Pendant ce temps, le Japon connaît une période de paix, au cours de laquelle s'accroissent les vertus et les défauts qui caractérisent encore aujourd'hui la race japonaise; mais, dans l'ombre, se



L'Empereur du Japon MUTSU-HITO inaugura en 1868 l'ère du Meiji qui ouvrit un Japon jusqu'alors replié sur lui-même et entièrement fermé à la civilisation occidentale et le transforma en une des grandes puissances mondiales.
L'image populaire reproduite ci-dessus fut éditée au Japon en 1904. Elle représente une cérémonie officielle à Tokio où l'on peut voir l'Empereur Mutsu-Hito, l'Impératrice et tous les personnages de la Cour habillés à l'européenne.

prépare une élite qui se tient prête pour le jour où une impulsion vigoureuse brisera les barrières qui enferment les îles.

Mais cette impulsion viendra-t-elle de l'extérieur plutôt que de l'intérieur? Les étrangers n'ont pas cessé de guetter ces îles mystérieuses. En 1846, une mission navale des Etats-Unis d'Amérique se présente sur les côtes japonaises; le shōgoun refuse de l'accueillir. Les Etats-Unis viennent de s'installer en Californie; ils ont obtenu, comme les autres puissances, des facilités de commerce en Chine. Pourquoi n'auraient-ils pas les mêmes avantages au Japon? Ils reviennent en 1853, sans résultat. En 1854, ils insistent et demeurent au mouillage dans la rade de Tokio, où leurs vaisseaux sont un objet de crainte et d'envie pour les Japonais. Le shōgoun est alors contraint de céder et de promettre par traité l'admission des Américains dans deux ports. L'isolement japonais a pris fin.

En 1855, les Anglais obtiennent libre entrée à Nagasaki, trois ans plus tard, l'Angleterre; la France et la Russie imposent au Japon des conventions: les commerçants étrangers se

voient garantir un régime douanier stable; des consulats établis dans le pays même, les protégeront. En Chine, de telles conventions avaient rencontré peu d'oppositions; au Japon, la réaction est rapide et efficace. Les daïmio considèrent qu'ils ne sont plus maîtres chez eux et s'en prennent, à la fois, aux étrangers et au shōgoun; les attentats contre les Européens se multiplient; on assassine un ministre du Shōgoun. Les étrangers vont-ils intervenir? Déjà, des vaisseaux anglais et français sillonnent la Mer intérieure, entre Sikok et Hondo (1864). Une véritable révolution va toutefois changer l'aspect du problème.

En 1868, le Japon, peuplé de 33 millions d'habitants, est encore, nous l'avons vu, un Etat féodal, arriéré, de civilisation agricole et traditionnelle, soumis aux gouverneurs de provinces, les daïmio, qui disposent de la force des samouraï. Les causes de la révolution qui va transformer le Japon en un Etat moderne sont multiples. L'intervention des étrangers dans la vie économique du pays n'est, en réalité, qu'un prétexte. Depuis quelques années, la vie politique et religieuse du Japon évo-

luait en secret: la renaissance du shintoïsme rapprochait les sujets de leur empereur; par delà le shōgounat, on regardait vers les institutions ancestrales; les samouraï, jaloux de l'enrichissement des daïmio, se rebellaient plus ou moins ouvertement; le peuple, accablé par les tremblements de terre, les typhons, les pillages, les famines et le renchérissement du prix de la vie, était à bout. Le Japon, désorganisé et menacé, va-t-il renoncer à son indépendance?

On assiste, au contraire, à un réveil de la conscience nationale. «Respect au souverain, sus aux barbares!», telle est la formule qui rallie tous les sujets du nouveau mikado, Mou-tsou-hito, qui n'a pas l'intention de laisser les Européens occuper le Japon, mais qui les ménage pour mieux vaincre la guerre civile qui vient d'éclater, parce qu'il a retiré au shōgoun tous ses pouvoirs. Cette guerre civile dure deux ans; vainqueur, le mikado s'installe à Tokio, abolit la dignité de shōgoun et reprend le pouvoir gouvernemental et l'autorité dont l'empereur du Japon a été privé pendant des siècles. La Révolution japonaise est terminée.

L'ère des réformes s'ouvre. C'est le *Meiji*, l'ère de «la lumière». L'empereur s'appuie sur le parti progressiste, dirigé par Okoubo, sur les féodaux des quatre clans du Sud, ulcérés de la faiblesse passée des Japonais devant les Occidentaux, sur un peuple discipliné et patriote et sur un conseiller anglais avisé, l'ambassadeur, Harry Parkes. Jusqu'en 1880, le Japon cherche à empêcher, par tous les moyens possibles, l'intrusion des Européens ou des Américains. On donne au pays une façade européenne et libérale; le Sénat, indocile, ne demeure en fonctions qu'une année, mais on institue un ministère, un Conseil d'Etat et des assemblées locales qui assurent le bon fonctionnement du nouveau régime; on adopte le calendrier grégorien; le christianisme est toléré et l'enseignement des missionnaires prépare une jeune génération, patriote et nationaliste, mais pénétrée des méthodes occidentales; des techniciens et des ingénieurs viennent rejoindre au Japon les professeurs étrangers; des missions d'études sont envoyées en Europe et aux Etats-Unis; on fonde des écoles; on crée les premières usines; l'Etat achète des machines et les prête aux industriels; les chemins de fer se multiplient; la première ligne, Tokio-Yokohama, est construite en 1872; on crée une flotte de haute mer, un réseau de communications télégraphiques; on entreprend l'exploitation des mines. Peu à peu les inventions modernes et les usages européens s'introduisent dans tout l'empire et le commerce étranger entretient l'engouement

japonais pour tout ce qui vient d'au-delà des mers. Les qualités de la race japonaise font alors merveille: on copie, on assimile; on organise.

L'empereur Mou-tsou-hito ne communique pas seulement à son peuple son ambition d'atteindre le niveau des puissances les plus élevées en civilisation scientifique et matérielle; il désire encore assurer son pouvoir vis-à-vis de ses propres sujets et de l'étranger. Il abolit la féodalité: les daïmio perdent leurs provinces; on nomme à leur place des préfets qui dépendent étroitement du pouvoir central; les daïmio viennent alors à Tokio former la cour du souverain. Selon le système napoléonien, on récompense les services par des titres: une nouvelle noblesse se crée. Les biens des daïmio sont confisqués: on leur substitue une rente annuelle qui les rend encore plus dépendants de l'empereur. Les samouraï doivent déposer leurs armes. Enfin les paysans sont libérés du servage et leurs impôts sont allégés.

Une armée nouvelle se forme, moins pour maintenir l'ordre dans un Japon discipliné que pour résister aux ambitions toujours possibles des impérialismes étrangers. En 1872, on institue le service militaire obligatoire pour une période de trois ans. L'armée est organisée d'abord sur le modèle français, puis sur le modèle allemand qui vient de faire ses preuves. L'empereur est le chef de l'armée et les jeunes officiers l'honorent comme un dieu, les soldats eux-mêmes sont considérés comme l'incarnation du souverain. «Parce qu'un diplomate américain a cru devoir faire à une sentinelle japonaise des observations sur sa brutalité envers un civil chinois, le diplomate est proprement giflé par la sentinelle et le communiqué japonais publié sur cet incident relève «l'insulte» faite à ce militaire et, en sa personne, à l'empereur lui-même (J. Escarra. *L'honorable paix japonaise*, p. 39). La marine, comme l'armée, n'a qu'un chef: le mikado; son personnel se forme en grande partie dans les écoles d'Angleterre: Mou-tsou-hito sait choisir ses maîtres.

La force japonaise est maintenant constituée. Vers 1880, pour s'assurer la confiance des grandes puissances mondiales, l'empereur promulgue des lois européennes; et quand il donne une Constitution solide à son Empire, les Capitulations sont abolies. Mou-tsou-hito a maintenant atteint tous les buts qu'il s'était fixés: le Japon est libéré de toutes entraves étrangères; les Japonais sont instruits des méthodes nouvelles. L'empire du Soleil Levant n'a plus qu'à prendre sa place dans l'assemblée des grandes nations.

Après 1885, l'Etat n'est plus qu'un inspira-

teur et un guide pour les entreprises privées qui ont alors en mains toutes les industries. La main-d'oeuvre est abondante et se contente de salaires inférieurs. Le développement économique du Japon va s'accéléralant; mais tout de suite, il pose les deux graves problèmes des matières premières et des débouchés, auxquels se joint très vite le problème non moins délicat de la surpopulation. Mais l'armée se charge de fournir leur solution.

Ainsi naît l'impérialisme japonais, fondé sur la domination économique. L'expansion japonaise aurait donc pu être toute commerciale et pacifique: les grands industriels, appuyés par les financiers, les diplomates et les gouvernements parlementaires en sont les premiers partisans. Elle a été franchement militaire, grâce à l'influence de l'empereur. L'armée a sa politique propre, indépendante des décisions du pouvoir civil; l'empereur couvre de son autorité tous ses actes, de politique intérieure comme de politique extérieure: les jeunes officiers assassinent les personnalités trop tièdes, commettent les plus invraisemblables agressions contre les nations voisines, ne respectent point les traités, tout cela au nom de la patrie et de l'empereur qui la représente. Comment celui-ci, en conséquence, pourrait-il les déjuger? Enfin l'expansion japonaise, parce qu'elle est paysanne, est tout à fait localisée. Les ruraux, que la surpopulation chasse des îles, que les Etats-Unis n'acceptent point sur leur territoire, cherchent des espaces nouveaux, toujours limités à des régions de climat tempéré. Or, le continent asiatique peut permettre au Japon de résoudre ses trois problèmes; il peut y installer sa classe agricole trop à l'étroit sur le sol national; il peut en tirer les matières premières nécessaires à son industrie; il peut y trouver d'immenses débouchés pour ses produits manufacturés. Toute la politique japonaise n'a qu'un but: profiter de la décadence de l'Empire chinois.

En 1894-1895, c'est la guerre sino-japonaise l'armée conquiert Formose et obtient pour son pays le protectorat de la Corée.

En 1904-1905, dix ans plus tard, les Japonais ne peuvent supporter que les Russes s'installent en Mandchourie: c'est la guerre russo-japonaise qui étonne le monde entier par son résultat. L'armée et la flotte s'emparent de la moitié sud de Sakhaline et placent la Mandchourie sous le protectorat japonais.

En 1914-1918, les forces japonaises luttent aux côtés des forces alliées parce que l'Allemagne cherche à se réserver le marché chinois. L'Angleterre, une des puissances victorieuses, tient au respect de l'intégralité du territoire chinois; le Japon ne se sent pas assez

fort pour imposer sa volonté et se contente, aux traités de paix, de quelques îles dans le Pacifique qui améliorent ses positions.

En 1931, la situation tendue en Europe, l'incertitude de la politique des Etats-Unis et les dissensions chinoises permettent à l'armée japonaise d'entreprendre la guerre contre la Chine dont elle réclame, sinon l'annexion, du moins le protectorat, pour en tirer de la houille, des minerais, du coton et y vendre ses produits fabriqués. Guerre longue et difficile où l'armée japonaise remporte, certes, des succès, mais où elle se heurte à des intérêts puissants qui ne facilitent point sa tâche.

C'est pour anéantir cette coalition d'intérêts que le Japon remplit les engagements du Pacte d'acier et qu'il attaque les Etats-Unis, en 1941, espérant acquérir la maîtrise dans le Pacifique, à la faveur des victoires allemandes en Europe. La défaite d'Hitler et la bombe d'Hiroshima ont ruiné ces ambitions. Le Japon est rentré dans ses îles.

Actif comme l'Allemagne ou les Etats-Unis, conquérant comme l'Allemagne ou l'Italie, le Japon a voulu aller trop vite. En un demi-siècle, il s'est haussé au rang d'une des grandes puissances mondiales: on ne dira jamais assez qu'il y a moins de cent ans, il vivait hors des chemins de la civilisation moderne, attardé dans une expérience moyenâgeuse anachronique. Son armée, magnifique instrument de puissance, a voulu lui assurer ce dont il a senti brusquement le besoin: des matières premières et des débouchés pour son industrie, et aussi des terres de colonisation pour une population trop nombreuse (33 millions d'habitants en 1868, 65 millions en 1939 pour une superficie qui excède à peine les deux tiers de celle de la France). Mais elle s'est heurtée à d'autres impérialismes plus anciens et mieux établis dont la conjonction l'a aculé à une défaite impitoyable.

L'Europe et les Etats-Unis seront-ils, une nouvelle fois, les dupes et les victimes de l'incroyable génie d'assimilation du peuple japonais? Car, le péril japonais, un instant contenu, risque de jeter à nouveau le monde dans la guerre. En effet, les problèmes politiques ne peuvent prétendre supprimer les problèmes géographiques, démographiques ou économiques.

Malgré la défaite, le peuple japonais a conservé ses qualités et ses défauts. Malgré la défaite, le Japon ne peut nourrir sa population grouillante et qui ne cesse d'augmenter. Malgré la défaite, le Japon a conservé un outillage moderne qu'il est capable de moderniser encore; il a conservé ses méthodes commerciales dont il connaît les avantages; il a conservé sa main-d'oeuvre bon marché qui

lui permet de ne pas redouter la concurrence. Malgré la défaite, les Japonais ont gardé le ir foi aveugle en l'Empereur et ce courage patriotique qui n'a cessé de les animer au cours des siècles.

Le Japon n'a point cessé d'être une puissance maritime; le Japon n'a point cessé d'être une puissance industrielle et commerciale; le Japon n'a point cessé d'être un peuple prolifique. Puissent les Américains ne point l'oublier!

IV — LES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Nul ne saurait actuellement contester la place prépondérante des Etats-Unis d'Amérique dans la politique mondiale. Il y a un peu plus de cent cinquante ans, le continent américain du Nord était une simple terre de peuplement et d'exploitation. Aujourd'hui, il est nettement en tête des grandes puissances du monde. Aussi m'a-t-il paru indispensable d'étudier la naissance et la croissance des Etats-Unis, avant d'exposer les grands problèmes qui ont agité, à la fin du siècle dernier et qui agitent encore aujourd'hui cette nation jeune et dynamique.

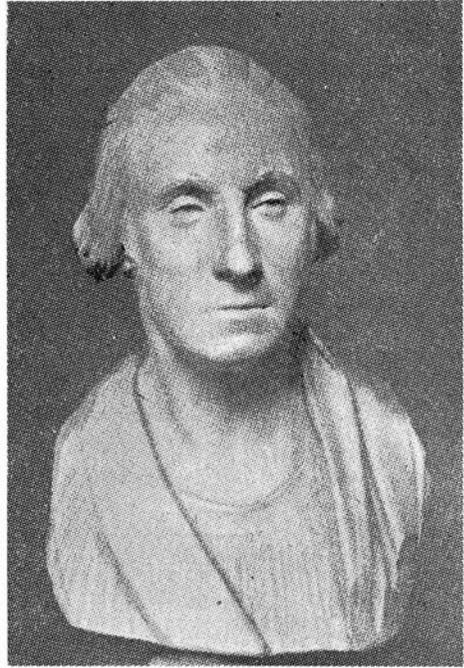
A - Naissance des Etats-Unis

Le 3 septembre 1783, la signature du traité de Versailles met fin à la Guerre d'Indépendance: les treize anciennes colonies de l'Angleterre, sur la côte ouest du continent américain du Nord forment désormais un Etat indépendant, les Etats-Unis d'Amérique; l'Angleterre, en outre, leur abandonne tout l'arrière-pays, jusqu'au Mississipi, le Far-West.

Les *Insurgents* peuvent être fiers: leur patrie est le premier Etat libre du Nouveau Monde; c'est, d'autre part, le premier Etat européen qui se soit constitué hors d'Europe; enfin, si la guerre leur a fait oublier leurs divergences, la paix consacre leur union, puisque les Etats-Unis sont une république fédérale, comme la Suisse.

Certes, l'indépendance n'a été acquise qu'avec le concours étranger; mais chacun sait que les Français ou les Espagnols n'ont cherché qu'à amoindrir la puissance anglaise. L'Angleterre, endettée, affaiblie, épuisée, est, de même incapable de troubler la paix de la jeune nation. Or, celle-ci a justement besoin de calme pour organiser sa victoire, et pour régler tous les problèmes qui se posent à elle,

Pour mieux comprendre tous ces problèmes, il est nécessaire d'examiner d'abord la géographie du nouvel Etat. Au nord, le climat froid ne permet qu'une vie médiocre aux pêcheurs de la côte et aux bûcherons de l'in-



GEORGES WASHINGTON (1732-1799).
Ce buste du premier Président de la Confédération américaine est l'oeuvre du sculpteur français Houdon. Il se trouve au Musée du Louvre.

térieur; au centre, pays tempéré, les propriétaires des grandes fermes, aidés des serviteurs blancs ou noirs, s'adonnent à l'agriculture ou à l'élevage; au sud le sol est plus fertile et le climat plus chaud: les exploitations, souvent d'étendue considérable, emploient de nombreux esclaves noirs, venus d'Afrique, à la culture du tabac, du riz et de l'indigo; la vie y est plus large et plus facile que partout ailleurs. La géographie humaine est aussi variée: au nord, peuplé surtout de réfugiés puritains, venus d'Angleterre vers 1620 et formant une classe de petits propriétaires laborieux, simples, sévères, et passionnés de liberté et d'égalité, s'oppose le sud où vit une société aristocratique de gentilshommes anglicans. Entre les deux, le centre est plus divers: il est habité par des Hollandais, des Allemands, des Suédois, des Irlandais et des quakers anglais, très besogneux, sans idées politiques très arrêtées, mais très attachés à leurs convictions religieuses respectives. Pourtant ces peuples différents, qui se sont déjà rencontrés sur les routes de l'émigration, qui ont peiné côte à côte sur les mêmes terres, qui ont repoussé ensemble les attaques des Indiens ou les armées de l'Angleterre, ont déjà des souvenirs communs. Des liens sentimen-

taux les unissent, accrus pendant les années de lutte et pendant les fêtes de la victoire. Un voyageur français écrit déjà en 1784 :

«Qu'est-ce qu'un Américain?... C'est un mélange d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Français, de Hollandais, d'Allemands et de Suédois. De cette mixture provient la race qu'on appelle aujourd'hui américaine.... Je pourrais vous citer une famille où le grand-père était Anglais, sa femme Hollandaise, leur fils épouse une Française, dont il a quatre fils, mariés aujourd'hui à quatre femmes de nationalités différentes.»

Ainsi, les États du Centre de la jeune nation ressemblent étrangement à la nation américaine actuelle, et une pareille définition de l'Américain n'a cessé de demeurer vraie depuis la fondation des États-Unis.

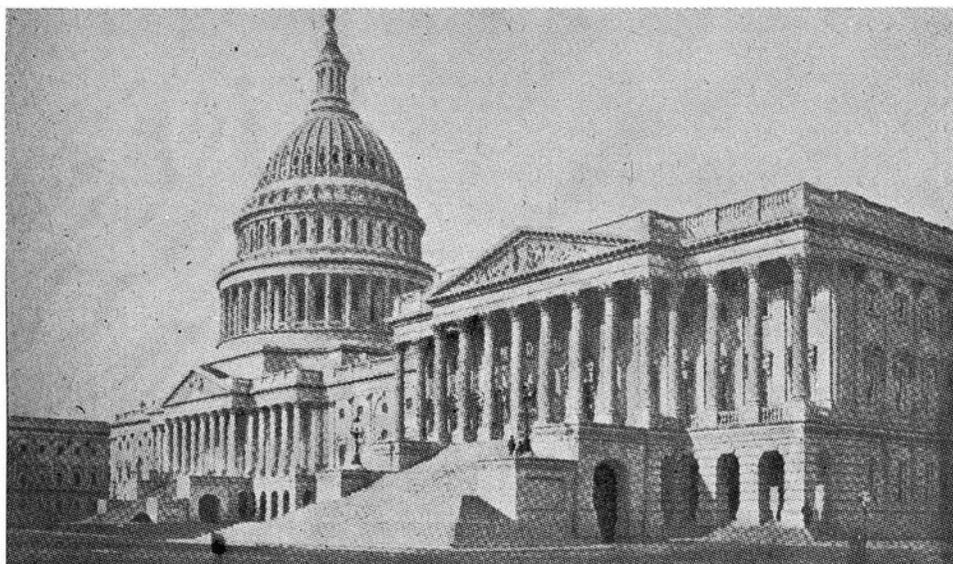
L'indépendance acquise, l'organisation du nouvel État, à partir de telles différences, paraît bien délicat. De 1783 à 1787, on doit noter un malaise général, qui menace de se transformer en crise grave. L'argent manque, les dettes sont lourdes : on ne s'entend guère sur la réglementation du commerce intérieur ou extérieur. Les États envoient des délégués au Congrès : ceux-ci s'attachent à prendre des décisions concernant les questions d'intérêt commun ; mais ils n'ont pas le moyen de les faire respecter : il n'y a pas de gouvernement fédéral, et chaque État a trop tendance à ne se soucier que de ses intérêts particuliers.

Mais les efforts d'un Washington et d'un Franklin aboutissent en 1787 ; une Convention se réunit à Philadelphie et jette les bases d'un régime politique original, qui demeure encore aujourd'hui en application, à peine modifié par des amendements secondaires.

La constitution fédérale de 1787 a un caractère essentiellement pratique ; il faut concilier des intérêts opposés, aussi est-elle faite de compromis. Il faut faire face aux situations les plus diverses, aussi crée-t-on des institutions suffisamment souples. Les États sont trop différents, aussi restent-ils souverains et ne donne-t-on aux autorités fédérales qu'une part de la souveraineté. Elles peuvent seulement déclarer la guerre, négocier les traités, entretenir une armée et une marine, battre monnaie, faire des emprunts, réglementer le commerce intérieur et extérieur, lever des impôts et faire les lois nécessaires à la défense et à la prospérité communes.

L'organisation du gouvernement fédéral est fondée sur la séparation rigoureuse des pouvoirs qui doivent cependant s'équilibrer et se faire contre-poids les uns aux autres.

Le *pouvoir législatif* est exercé par le Congrès, qui se compose de deux assemblées : le Sénat et la Chambre des Représentants. Chaque État nomme tous les six ans deux députés au Sénat : en 1949, il y a 49 États, donc 98 sénateurs américains. Chaque État envoie à la *Chambre des Représentants* un nombre de délégués proportionnel au nombre



Le Capitole de Washington où se réunissent les représentants des États-Unis. La construction de ce monument a été commencée au début du 19^{ème} siècle par les architectes Thomson, Latrobe et Bulfinch, et terminée 60 ans plus tard par Milles et Walter.

de ses habitants; ces délégués sont élus pour deux ans. Chaque Etat, enfin, emploie le régime électoral de son choix. Les deux Assemblées partagent le pouvoir législatif; pourtant, en matière financière, c'est la Chambre des Représentants qui à l'initiative. Le Congrès se réunit à date fixe et ne peut être dissous. Toutes ses décisions doivent être soumises à la ratification du Président qui possède un véritable droit de veto; si le Président ne les approuve pas, elles doivent, pour être applicables, être votées une seconde fois par le Sénat et par la Chambre des Représentants, mais à une majorité des deux-tiers.

C'est le *Président des Etats-Unis* qui exerce le *pouvoir exécutif*. Il est élu pour quatre ans par un collège d'électeurs spéciaux; ces électeurs sont choisis selon le système appliqué pour l'élection des membres de la Chambre des Représentants: dans chaque Etat le nombre d'électeurs est proportionnel au nombre des habitants; on ne peut être, à la fois, électeur et membre du Congrès. Le Président des Etats-Unis est rééligible; depuis Washington, il n'exerçait pas plus de deux présidences; Franklin Roosevelt a été trois fois réélu. La Constitution prévoit la destitution, la mort ou la démission du Président: dans tous les cas, il est automatiquement remplacé par le vice-Président qui est élu en même temps que lui et dans les mêmes conditions: c'est ainsi que M. Truman est devenu Président à la mort de F. Roosevelt. Le Président des Etats-Unis est le chef suprême de l'armée et de la marine; chef réel du gouvernement, il est son propre premier ministre: aussi nomme-t-il et révoque-t-il tous les ministres ou secrétaires d'Etat.

Ces ministres ne dépendent donc que de lui: ils ne peuvent être membres du Congrès et ne peuvent y être entendus. Mais la nomination des fonctionnaires fédéraux et les traités avec l'étranger doivent être ratifiés par le Sénat: il faut même l'approbation des deux-tiers des sénateurs pour qu'un traité soit applicable; le Président Wilson, l'un des principaux rédacteurs du traité de Versailles, en 1919, ne put obtenir cette majorité, et les Etats-Unis ne furent jamais liés par les clauses de ce traité. Enfin, le Président doit tenir le Congrès au courant des affaires fédérales, lui demander de s'intéresser à certaines questions plutôt qu'à d'autres et il peut convoquer d'urgence les Assemblées, en dehors de leurs sessions ordinaires.

Le *pouvoir judiciaire* est confié aux juges inamovibles de la *Cour suprême*. Ces juges sont nommés par le Président, en accord avec le Sénat; ils règlent les litiges entre Etats, les procès où le gouvernement fédéral ou un

Etat sont parties; ils forment encore une sorte de Conseil d'Etat qui a même à connaître des appels provenant d'un simple particulier. Les membres de la Cour suprême peuvent être mis en accusation devant le Sénat par la Chambre des Représentants; d'ailleurs, il peut en être fait autant pour le Président et pour toutes les autorités fédérales.

Cette Constitution est promulguée en 1787; c'est, à peu de chose près, la Constitution actuelle des Etats-Unis. Cette seule constatation nous permet de juger sa valeur: à une époque où les idées vont vite, où les constitutions naissent et meurent en peu d'années, outre-Atlantique, le même régime politique, essentiellement pratique, continue, depuis près de deux siècles, à assurer la paix intérieure et la prospérité de cent-quarante millions d'habitants de toutes origines, de toutes races, de toutes religions.

Cette même année 1787, la Grande Charte de l'Ouest règle la question territoriale: les territoires à l'Ouest des treize premiers Etats sont librement ouverts à la colonisation; découpés en lots d'inégale superficie, ils pourront progressivement se constituer en Etats distincts, et, dès qu'ils auront atteint un certain chiffre de population, on les admettra dans l'Union, sur un pied d'égalité absolue avec les anciens Etats. Ce principe sera appliqué pendant tout le cours du XIXe siècle, et, en 1945, l'Alaska formera le 49e Etat de l'Union.

B - Croissance des Etats-Unis.

La croissance d'un Etat nouveau est souvent aussi difficile que sa naissance. Dans le cas particulier des Etats-Unis d'Amérique, les difficultés se trouvent accrues du fait que l'Etat est fédéral et qu'il est composé d'individus de races, de religions et d'idées différentes.

Très bientôt, les fédéralistes sont en conflit d'idées avec les républicains. Les uns visent à fortifier le plus possible le gouvernement fédéral; les seconds veulent réduire le moins possible la souveraineté des Etats. Les fédéralistes ont le pouvoir un temps suffisant pour mettre en circulation une monnaie fédérale, le dollar, pour créer une banque fédérale d'émission, pour établir des taxes douanières susceptibles de remplir les caisses fédérales, et pour installer le gouvernement fédéral dans une capitale fédérale, Washington. Quand les républicains peuvent installer l'un des leurs à la Présidence, il s'empresse de faire leurs les initiatives des fédéralistes: les querelles s'éteignent et les Américains s'appliquent à organiser l'exploitation de leur immense territoire: tous les efforts tendent alors vers la colonisation de l'Ouest; l'Ouest, mot

vague et fuyant, dont le sens varie toujours à mesure que les colons avancent.

Au début du XIXe siècle, on voit sans cesse se déplacer la limite qui sépare les pays occupés des terres désertes et disponibles. Déjà, les Appalaches ont été franchis: entassant leur famille, leur bétail, leur mobilier, leur charrue, sur des grands radeaux carrés, des groupes d'émigrants se sont laissés entraîner par le cours de l'Ohio. Un site, à peine entrevu au passage, leur a plu; ils se sont arrêtés, ils ont vendu les radeaux ou ils les ont démolis pour, avec les planches, construire leurs cabanes; ils se sont alors occupés à défricher le sol, à le mettre en culture, menant la vie la plus primitive dans cette vaste étendue de prairies et de forêts à peine habitées. Mais, à cette vie rude, les caractères se sont trempés et les corps se sont fortifiés.

Bientôt cependant le Kentucky et le Tennessee sont dépassés: une nouvelle ruée vers l'Ouest entraîne toujours les émigrants plus loin. Tout Américain aventureux, ou fatigué d'une vie étroite, soumise aux règles des vieilles sociétés, aspire à se rendre dans cet Ouest où l'attend un travail acharné, mais aussi une existence libre, toujours embellie par des espoirs sans limites. L'homme qui n'a pas réussi dans son métier, au lieu de s'obstiner à recommencer, en essaie un autre; l'individu ruiné par une faillite ou un chômage s'en va vers les terres libres. Et les vieux chariots cahotants, par files, s'enfoncent toujours plus loin dans la plaine: héroïque marche vers l'Ouest que le cinéma a popularisée, et que cette lettre d'un colon de l'Iowa fait mieux comprendre:

«Pour le pionnier, il y a toujours une terre promise à l'Ouest, où le climat est plus doux, le sol plus fertile, avec de meilleurs bois de construction et de plus belles prairies, et il va, il va toujours, cherchant et n'attendant jamais le mont Pisgah de ses rêves. Vous autres, dans les vieux Etats, vous pouvez difficilement concevoir à quel point c'est une chose normale pour un «vieux colon» que de vendre ses améliorations, d'atteler des chevaux à sa grosse charrette, et de faire avec sa femme et ses enfants, ses porcs et son bétail, ses chaudrons et ses marmites, ses ustensiles familiers et ses dieux familiers, quelques centaines de milles pour fonder un nouveau *home*.»

Les terres de l'Ouest ne sont d'ailleurs pas entièrement libres. Les Indiens y demeurent toujours. Mais on viole sans cesse les traités que les tribus ont conclus avec le gouvernement fédéral: les «gens de l'Ouest» sont des hommes hardis et aux décisions promptes. Le

peuplement de l'Ouest est facile à suivre: il n'y a qu'à noter les dates où les nouveaux Etats s'agrègent à la Fédération. Ce sont d'abord, entre les Appalaches et le Mississippi, du nord au sud, le Michigan (1837) le Wisconsin (1848), l'Indiana (1816), l'Illinois (1817), le Mississippi (1817) et l'Alabama (1819). Les Indiens, progressivement refoulés au delà du Mississippi, ne sont pas défendus longtemps par le grand fleuve; les colons les suivent, et fondent à l'ouest du Mississippi, le Missouri (1821), l'Arkansas (1836) et l'Iowa (1846).

Ce sont là des territoires fertiles, aux ressources variées, qui semblent appeler un peuplement massif que les seuls Etats-Unis ne peuvent fournir. Mais bientôt le Vieux Monde envoie ses émigrants, et la jeune République, qui par la doctrine de Monroe, vient de fermer l'Amérique aux armées de l'Europe, l'ouvre toute grande aux colons européens. Avant 1840, l'émigration est une entreprise aussi longue que difficile et périlleuse: de 1820 à 1830, les Etats-Unis reçoivent 150.000 immigrants; 600.000 arrivent de 1830 à 1840. Mais le bateau à vapeur, qui fournit l'instrument nécessaire à l'émigration massive, en amène 1.700.000 de 1840 à 1850. Aussi la population des Etats-Unis croît dans des proportions considérables: de 17 millions d'habitants en 1840, on passe à 31 millions en 1860.

C'est là un prodigieux apport de forces physiques et morales; ces Européens fugitifs se transforment très vite en loyaux Américains et le brassage des races semble se faire automatiquement. La plupart des nouveaux venus sont des paysans dépouillés de leur terre, des petits patrons ruinés par la grande industrie, des ouvriers victimes du chômage. Tous oublient bien vite leur origine, et même leur métier. Ils construisent des chemins de fer, défrichent les prairies, ouvrent des brèches dans les forêts ou partent à la conquête de l'or en Californie: la côte pacifique est, en effet, atteinte; en 1850, la Californie forme un nouvel Etat dans l'Union.

Avec les paysans, les petits patrons et les ouvriers sont arrivées aussi les victimes des révolutions politiques européennes; leur contingent est certainement moins fourni, mais leur rôle est, pour la vie même de l'Union, d'une importance capitale: l'évolution démocratique de la société américaine s'en trouve précipitée.

C'est de l'Ouest, en effet, que part le mouvement; les nouveaux Etats, créés de part et d'autre du Mississippi, prennent comme fondement de leur régime constitutionnel, le suffrage universel. Bientôt celui-ci conquiert un

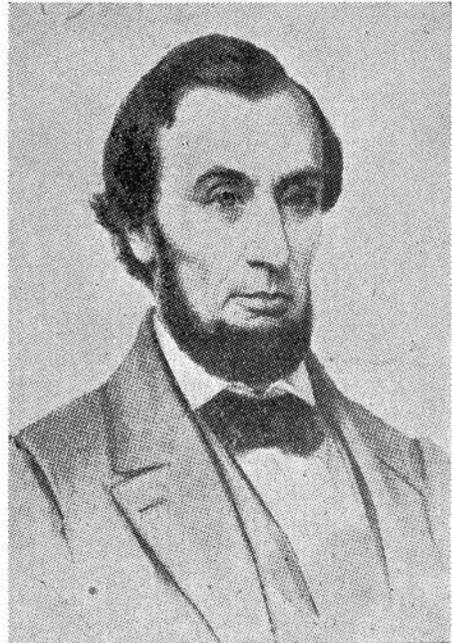
à un les vieux Etats. D'autre part, les traditions oligarchiques des hommes d'Etat de la côte atlantique, au pouvoir depuis Washington, déplaisent très vite aux hommes de l'Ouest: une campagne bruyante et passionnée porte dès 1828, le chef du parti démocrate, Jackson, à la Présidence; alors commence une période où les violences politiques sont la règle, où les élus sont médiocres, où les majorités sont tyranniques et où la vie intellectuelle n'intéresse personne. Mais c'est aussi une période où chacun comprend qu'il est de son intérêt de travailler à la prospérité commune et où l'abondance des terres vacantes assure à tous le travail et la liberté. Dans les communes, dans les Etats, dans l'Union, les citoyens gouvernent réellement par eux-mêmes; à Washington, l'application stricte de la Constitution fédérale permet aux juges de la Cour suprême de réfréner les excès du pouvoir législatif ou exécutif. La crise de croissance des Etats-Unis est près de s'achever vers 1860: la nation américaine est définitivement constituée, avec ses qualités comme avec ses défauts. Une dernière épreuve l'attend cependant.

Au cours de son voyage aux Etats-Unis, en 1831, l'historien français, Alexis de Tocqueville note déjà:

«Le plus redoutable de tous les maux qui menacent l'avenir des Etats-Unis naît de la présence des noirs sur leur sol. L'esclavage cessera par le fait de l'esclave ou par celui du maître. Dans les deux cas, il faut s'attendre à de grands malheurs».

L'antagonisme ancien des Etats du Nord et des Etats du Sud, si différents par leur structure sociale et économique, n'a jamais cessé d'être entretenu par la question de l'esclavage. Les habitants du Nord, d'esprit profondément démocratique, passionnément épris d'égalité et de liberté, ont trouvé des alliés impétueux dans les populations de l'Ouest; mais toute une série de compromis a retardé l'heure du conflit: il éclate avec la plus extrême violence en 1861. Une guerre civile de quatre années va mettre en péril l'existence même de l'Union.

Il n'entre pas dans mon intention d'étudier la guerre de Sécession dont les détails sont en général connus, ne serait-ce que grâce aux films ou aux romans contemporains. Les résultats m'importent plus. L'esclavagisme est vaincu. Les Etats séparatistes sont ramenés, par la force, dans l'Union, dans la Fédération. Jamais plus, bien que le problème des noirs n'ait pas encore été définitivement résolu, il ne sera question de scission, de sécession, parmi les différents Etats de la grande République américaine. Ruineuse pour les deux



ABRAHAM LINCOLN.
Président de la République
des Etats-Unis d'Amérique (1860-1865).
Il supprima l'esclavage en faisant voter en janvier 1865 le XIIIème amendement à la Constitution américaine. Il venait d'être réélu président pour la seconde fois lorsqu'il fut assassiné par un esclavagiste le 14 avril 1865.

partis, la guerre n'a pas eu de conséquences fâcheuses pour le pays: l'activité économique est telle, que, dès 1865, la prospérité ne tarde pas à reparaître. Après une courte convalescence, les Etats-Unis vont reprendre avec plus de vigueur que jamais leur marche ascendante; à nouveau et mieux unifiés, largement étendus entre le Canada et le Mexique, sur des sols et sous des climats différents, ils vont maintenant prendre le rang de grande puissance mondiale et... le conserver.

C - Grands problèmes des Etats-Unis.

Après 1865, les Etats-Unis, ayant renforcé leur unité politique, n'ont plus qu'un souci, aux aspects divers: l'exploitation de leur territoire qu'ils doivent, au préalable, peupler et équiper. En d'autres termes, il n'ont qu'à essayer de résoudre deux sortes de problèmes: des problèmes humains et des problèmes économiques.

Si l'on excepte l'Etat fédéral du Columbia où se trouve Washington, l'Union comprend 33 Etats en 1870, 48 Etats en 1914 et 49 Etats depuis 1945. Peuplée de 39 millions d'habitants en 1870, elle en compte 92 millions en 1914, 123 millions en 1939 et 143 millions en 1949. Un tel développement démographique

n'a pas été sans avoir des répercussions sensibles sur la vie nationale.

À la fin de la guerre de Sécession, la question noire est en principe résolue. Les Nègres (ils étaient 700.000 en 1790; ils sont maintenant 10 millions) deviennent citoyens américains; mais il n'ont cessé d'être tenus à l'écart par les blancs, souvent même lynchés. On ne leur a jamais pardonné leur ancienne condition.

Les émigrants européens n'ont guère oublié le chemin des Etats-Unis; la poussée industrielle les précipite vers l'Union, en véritable torrent, vers les années 1880-1900; la marche vers l'Ouest est terminée en 1890, année qui marque la fin de la course aux espaces vides.

De 1870 à 1900, près de 17 millions d'immigrants s'installent dans les villes anciennes ou en fondent de nouvelles; ils sont 5 millions de 1900 à 1914. Mais les éléments nouveaux sont loin d'être les mêmes qu'au début du XIXe siècle: les émigrants anglo-saxons se font rares; ils sont remplacés par des Scandinaves, par de très nombreux Allemands, par des Polonais; viennent aussi, mais cela plaît moins au gouvernement, des Russes, des Hongrois, des Serbes, des Tchèques, des Italiens, et, après 1919, des Syriens. Or, les Etats-Unis considèrent comme peu souhaitable la latinisation ou la slavisation de l'Union. Les causes de ce mécontentement sont à la fois d'ordre religieux et d'ordre linguistique: la majorité protestante s'alarme du fait que le quart de la population des Etats-Unis est de religion catholique; le temps n'est point encore venu où les esprits calmés admettront que le Président puisse avoir un représentant personnel auprès du Pape et s'enorgueillissent de posséder le premier cardinal américain. D'autre part, on s'inquiète d'entendre parler, surtout dans les grandes villes, d'autres langues que l'anglais. C'est ainsi qu'à New-York, vers 1930, où 80 % des habitants sont nés à l'étranger, il faut rédiger les placards officiels en 22 langues; à la même époque, à Chicago, il y a au sein des quatre millions d'habitants de la ville de très fortes minorités qui conservent et leurs traditions et l'usage de leur langue maternelle: 45.000 Italiens, 121.000 Russes et 126.000 Polonais. Pittsburg est une ville allemande. Tout cela représente un danger évident, danger accru par le fait que ce sont surtout des miséreux qui émigrent et que ce sont généralement dans leurs rangs que se recrutent les hôtes des hôpitaux, des asiles ou des prisons.

Le gouvernement, après avoir essayé d'américaniser ces masses hétérogènes, décide alors, reconnaissant son échec, de promul-

guer des lois sévères sur l'immigration. Après la guerre de 1914-1918, on contingente les émigrés à admettre selon le chiffre d'hommes que chaque pays a antérieurement fourni; on ne reçoit chaque année que 3 % de ce chiffre (1921), puis 2 % (1924): ainsi sont favorisées la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Scandinavie. Quand le total des émigrants autorisé est atteint, on interne le surplus à l'île d'Ellis, dans la rade de New-York; la Compagnie, qui l'a amené est frappée d'une amende et doit le rapatrier à ses frais. La crise de 1929 a, d'ailleurs, arrêté toute immigration; à la fin de la récente guerre, les portes des Etats-Unis se sont à nouveau entrebaillées, mais pour quelques catégories d'individus seulement.

L'invasion jaune, à l'Ouest, paraît encore moins souhaitable: les quelque 200.000 Chinois ou Japonais qui y sont installés représentent un danger aussi bien pour le gouvernement que pour les ouvriers venus d'Europe; les Japonais, en effet, sont intelligents, adroits et actifs; les Chinois, excellents ouvriers, sont moins exigeants que les blancs. Ces derniers ont voulu sauvegarder leurs droits et ils ont obtenu depuis longtemps que l'immigration jaune soit aussi restreinte que possible.

Comment se répartir maintenant cette énorme population? Disons tout de suite qu'en réalité les Etats-Unis sont tout juste peuplés: le territoire est immense et, à côté d'agglomérations grouillantes, s'étendent des espaces à peu près vides d'habitants; la densité kilométrique atteint à peine 20 dans l'ensemble. C'est une densité de pays neuf. Les nouveaux-venus ont laissé aux anciens immigrants l'exploitation du sol et ont favorisé la croissance des villes-champignons, partout où les richesses minières et les jeunes industries permettent une vie plus facile.

Les Etats-Unis, en effet, n'ont peuplé leur territoire que pour le mettre en valeur. Il serait oiseux de relater en détail l'histoire du développement économique de l'Union; ce n'est que progressivement qu'elle est devenue la plus grande puissance économique du monde, grâce aux ressources de son sol et de son sous-sol, grâce aussi au soin et à la méthode avec lesquels celles-ci ont été exploitées: il me paraît plus profitable d'étudier les résultats auxquels les Américains sont parvenus en peu d'années, en mêlant, lorsque le besoin s'en fera sentir, des remarques d'ordre historique aux considérations d'ordre géographique.

Dans un pays où la richesse et la diversité des ressources sont évidentes, le premier et le principal problème qui se pose est celui de la main-d'oeuvre. Or, aux Etats-Unis, la main-



Wall Street, centre de la haute finance à New-York, et symbole de la puissance économique des Etats-Unis.

d'oeuvre a toujours été médiocre, coûteuse et relativement rare. Aussi, à l'origine tout au moins, la question ouvrière ne se pose pas de la même façon qu'en Europe: le sort de l'ouvrier américain est bien supérieur au sort de l'ouvrier européen; il a un standard de vie honorable; pour l'attirer et le retenir dans ses usines, le chef d'entreprise a toujours soin de le bien traiter; d'autre part, l'individu est aux Etats-Unis, moins que partout ailleurs, immobilisé dans une catégorie sociale: en risquant sa chance, il a toujours l'espoir de parvenir à l'aisance et même à la fortune. Mais l'organisation de la production, si elle a, à certains points de vue, amélioré la condition matérielle de l'ouvrier, a considérablement diminué sa condition humaine. En effet, les Etats-Unis sont devenus par excellence le pays du rendement: dans des installations ultra-modernes, par la taylorisation, par la rationalisation, les ouvriers sont astreints au travail à la chaîne qui les transforme en véritables machines; privés de toute initiative personnelle, ils accomplissent mécaniquement un travail sans joie; et leur tâche achevée, sans ressentir jamais la bienfaisante satisfaction d'une oeuvre menée à bien, ils songent à l'heure où l'invention d'une machine nouvelle les contraindra au chômage ou à la recherche d'un autre emploi. D'abord groupés au sein d'unions professionnelles qui se sont bientôt fédérées entre elles, puis dans des syndicats puissants, les ouvriers cherchent, mais en vain, semble-t-il, jusqu'à

présent, à faire pression sur les politiciens: la science technique, stimulée par la spéculation, va de victoire en victoire.

Le machinisme est sans cesse poussé à son plus haut degré; il faut continuellement diminuer les prix de revient; on y arrive par le renouvellement fréquent de l'outillage, par le perfectionnement technique, par une production en grande série qui, loin de nuire à la qualité des produits, les rend très souvent les meilleurs du monde.

Une telle abondance de la production a exigé l'organisation minutieuse des différentes entreprises et corrélativement des systèmes de vente. Deux systèmes sont employés: les affaires de même nature tendent à se fondre ou s'associer pour se partager le marché; c'est le système de la concentration horizontale ou des *trusts*. Chaque entreprise puissante, dans le système de la concentration verticale ou de l'intégration, tend à se subordonner toutes les fabrications dont elle a besoin: c'est ainsi que Ford possède ses mines de fer, ses mines de charbon, ses hauts-fourneaux, ses forêts, ses voies ferrées, ses ateliers où se préparent toutes les pièces d'automobiles, ses usines où ces pièces s'assemblent et ses magasins d'exposition et de vente. Toutes ces entreprises, qu'elles soient concentrées horizontalement ou verticalement, sont les plus puissantes affaires économiques du monde: les Carnegie, les Rockefeller, les Armour, les Dupont de Nemours ont ainsi acquis de véritables «royaumes», sous la tutelle indispensable de l'énorme puissance financière des banques américaines.

Une telle organisation de la production a été rendue possible principalement par l'étendue des ressources américaines. Voyons d'abord celles du sol. Installés sur un sol vierge, merveilleusement fertile en beaucoup de contrées, et tout spécialement dans le grand bassin du Mississipi, la région de la Prairie, les anciens colons ont disposé de vastes terrains et d'une main-d'oeuvre réduite; dès qu'ils l'ont pu, ils ont acquis des machines de plus en plus perfectionnées; ils se sont d'autre part laissé diriger par les innombrables écoles d'agriculture de l'Union qui n'ont cessé de poursuivre des études agronomiques minutieuses. On a tout naturellement pratiqué la culture extensive: la terre est labourée tant qu'elle peut fournir une récolte; après quoi, on l'abandonne et on laboure ailleurs. Une telle méthode ne peut convenir qu'à la monoculture: chaque terre est spécialisée pour un produit déterminé; en conséquence logique, ce produit est destiné exclusivement à la vente:

on aboutît ainsi à la commercialisation de l'agriculture.

Pendant longtemps les résultats obtenus ont justifié le système. Voici les chiffres de 1933, peu différents des chiffres actuels. Pour les céréales, les Etats-Unis ont le premier rang mondial, pour la production de l'avoine (29 % de la production mondiale), de l'orge (15,5 % de la production mondiale) et surtout du maïs (63 % de la production mondiale). Ils occupent le second rang pour le blé (19 % de la production mondiale); leur récolte de seigle et de riz est importante, mais ne peut être comparée à celle d'autres pays plus spécialisés.

Ils sont au premier rang mondial pour la production du coton (49 % de la production du monde), du tabac (41 % de la production du monde), des fruits et des légumes; ils sont au troisième rang mondial pour la production des arachides; au quatrième, pour celle du sucre. Et ils cultivent, outre les pommes de terres (6 % de la production mondiale), un grand nombre d'autres produits de moindre importance.

L'élevage est très en faveur dans l'Union: les prairies coûtent moins que les champs et rapportent davantage; d'autre part, quelques dizaines d'hommes suffisent pour surveiller de 50.000 à 100.000 bêtes. Les Etats-Unis sont au premier rang mondial pour les mulets (50 % des mulets du monde) et pour les porcs (33 % des porcs du monde); au second rang pour les chevaux, au troisième rang pour les bovins, encore qu'il faille remarquer qu'ils l'emportent de beaucoup sur l'Inde et sur la Russie, en ce qui concerne la qualité et le rendement de ce troupeau; au quatrième rang pour les ovins.

Au fur et à mesure que croissait cette énorme production rurale, sont nées et se sont développées d'importantes industries agricoles; les Etats-Unis en sont très vite devenus le premier pays producteur et le premier pays consommateur. Ainsi se sont créées des minoteries qui ont fourni la farine pour les «céréales»; des industries pour le lait frais et condensé, pour le beurre et pour le fromage; des brasseries; des usines de conserves de viande etc... Mentionnons seulement les fameux abattoirs de Chicago, où le porc entre vivant et sort, à l'autre extrémité, sous la forme de saucissons ou de mortadelle.

L'extraordinaire prééminence des Etats-Unis en matière agricole est indiscutable; mais durera-t-elle? Les terres s'épuisent de plus en plus. Pourtant les agronomes et les banquiers veillent. Les premiers conseillent de nouvelles méthodes, plus complexes, celles de l'agriculture européenne: on tend à rem-

placer la culture extensive par une culture qui n'est pas encore intensive, mais qui supplée le *dry-farming* par l'assolement biennal ou triennal; il faut non seulement que le sol se repose, mais il faut aussi lui rendre ce que lui prennent les récoltes; c'est là que les banquiers interviennent, ouvrant des crédits aux fermiers, appauvris par l'achat du matériel de culture, pour qu'ils puissent employer généreusement les engrais modernes.

Le sous-sol des Etats-Unis est peut-être encore plus riche que son sol. L'Union occupe le premier rang mondial pour la production de la houille, du pétrol, du gaz naturel, de la houille blanche; pour la production du fer, du cuivre, du plomb, du zinc, du sel, de l'asphalte, du soufre, des matériaux de construction; le second rang, pour la production de l'argent, de la bauxite, des phosphates; le quatrième rang, pour la production de l'or. Et je passe sur les autres ressources minières moins importantes.

Depuis 1880, les immigrants ont été dirigés vers les mines; mais leur plus grand nombre s'est réparti dans les innombrables usines qui ont surgi dans tous les Etats de l'Union. L'industrie américaine n'a cessé de se développer non seulement grâce à l'abondance et à la variété des ressources, mais encore grâce à la perfection des moyens d'exploitation, aux inventeurs comme Edison, aux banquiers comme Jay Cooke, grâce enfin à l'esprit d'entreprise de ses capitaux d'industrie.

Les Etats-Unis sont de très loin à la première place dans le monde pour toutes les industries métallurgiques; et ils ne cessent pas d'améliorer leur position, puisque presque tous les perfectionnements de l'existence moderne sont d'origine et de fabrication américaine. Mais les autres industries ne sont pas pour cela négligées; lorsque les Etats-Unis travaillent les produits qui sont traditionnellement traités dans les pays de vieille civilisation, ils n'occupent pas encore la première place; c'est le cas pour le coton et pour la laine; mais ils l'ont déjà pour la soie, les industries chimiques, le caoutchouc, le verre, le ciment, l'appareillage électrique, la T.S.F., les appareils photographiques et cinématographiques etc...

Ainsi les Etats-Unis pourraient, semble-t-il, vivre d'une vie large, aisée, confortable, en économie fermée: leurs incroyables richesses agricoles, minières et industrielles le leur permettraient et leur population est relativement peu nombreuse. D'ailleurs les 9/10èmes de la production sont consommés sur le territoire même de l'Union. Cette énorme prépondérance du marché intérieur leur a permis de développer considérablement leurs transports.

D'innombrables chalands sillonnent les rivières et les Grands Lacs. Dès 1869, les Américains ont, par l'achèvement du Transcontinental, relié New-York à San-Francisco; de 1865 à 1874, ils ont construit 30.000 kilomètres de voies ferrées; actuellement leur réseau ferré est le plus développé du monde, 432.000 kilomètres, presque onze fois le tour de la terre. C'est ce réseau qui a provoqué, puis entretenu la colonisation des immenses plaines agricoles et qui a permis de mettre en liaison les ressources éparses du territoire; il est actuellement à l'origine des échanges de toutes sortes entre l'Est et l'Ouest. Les routes ont été longtemps négligées; depuis l'apparition de l'automobile (il y a une voiture automobile pour quatre habitants) elles se sont améliorées: le réseau routier américain est le plus long et le mieux entretenu du monde (plus de 4 millions de kilomètres, plus de cent fois le tour de la terre). Les services routiers de voyageurs et de marchandises sont excessivement rapides et faciles; des autobus continentaux joignent les côtes atlantique et pacifique, et les frontières canadienne et mexicaine avec la plus grande régularité. Enfin trois lignes aériennes de l'Est à l'Ouest, cinq lignes du Nord au Sud, encore développées depuis 1939, facilitent les échanges rapides.



Le Président WILSON (1856-1924).
Il fit entrer les Etats-Unis dans la première guerre mondiale aux côtés de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de l'Italie et des autres Alliés. Il fit inclure dans les 26 premiers articles du Traité de Versailles le Pacte de la Société des Nations.

Mais la production américaine est si grande qu'un surplus a toujours dû être exporté. Les ports de l'Est et de l'Ouest voient sans cesse partir, lourdement chargée, et revenir, pleine de matières premières ou d'objets de luxe, la plus grande flotte de commerce du monde actuelle, celle des Etats-Unis. Les échanges internationaux ont eu, ici comme ailleurs, de profondes répercussions sur la vie politique. La loi du bimétallisme (monnaie d'or et d'argent) adoptée en 1878 a été abandonnée en 1900 au profit du monométallisme (monnaie d'or). La question des douanes, qui intéresse au plus haut point les caisses fédérales, a dressé les Etats industriels (Nord et Est), partisans du protectionnisme, contre les Etats agricoles (Sud et Ouest), libre-échangistes. Jusqu'en 1913, les tarifs douaniers n'ont cessé de s'élever (Mac-Kinley, Dingley) et de causer le renchérissement du prix de la vie et, en conséquence, le mécontentement des ouvriers: la grosse industrie, les *trusts*, ont ainsi obtenu la disparition de toute concurrence étrangère. Le Président démocrate Wilson a tenté, en 1913, une réforme fort modeste, qui a abouti à l'abaissement des droits sur les denrées de première nécessité, mais a rendu prohibitifs ceux qui s'appliquent aux objets de luxe; pour combler le déficit, il a fallu alors créer l'impôt sur le revenu qui ne pèse d'ailleurs que sur une classe relativement peu nombreuse de la société américaine.

«Nous sommes un grand peuple, disait le Président Théodore Roosevelt en 1905, nous aurons à jouer un grand rôle. La seule chose à décider est de savoir si nous le jouerons bien ou mal.

Le problème de l'impérialisme américain se pose donc dès cette époque; mais il ne s'agit pas d'un impérialisme colonial: les Etats-Unis, en effet, ne peuvent réclamer des terres de peuplement; leurs véritables colonies sont sur leur propre territoire: ce sont les immenses espaces à peu près déserts et ouverts à l'exploitation aussi bien dans le Sud que dans l'Ouest.

Il s'agit donc, puisque le sous-sol américain n'est pas inépuisable, d'accaparer les grands marchés de matières premières dont ils veulent s'assurer le monopole ou qui leur manquent; il s'agit aussi de vendre leur surplus de production et d'ouvrir en conséquence de larges débouchés à leur commerce.

Les craintes du Président T. Roosevelt, mieux placé que quiconque pour juger le tempérament de ses compatriotes, étaient légitimes, à son époque. La suite des événements a montré que l'on peut faire confiance aux Américains.

L'énorme surplus de la production améri-

caine va toujours s'accroissant; il a commencé par se heurter à des concurrents sérieux, mieux placés par l'ancienneté de leur commerce ou par leur situation géographique. Voilà pourquoi, avant 1914, les États-Unis, après avoir fait de la mer des Antilles un lac américain, tournent leurs regards vers le Pacifique et s'intéressent au canal de Panama, puisque l'Amérique du Sud reste sourde à leurs avances et refuse l'union douanière.

Mais la guerre de 1914-1918, qui les enrichit au delà de toute imagination, qui ruine l'Allemagne et affaiblit l'Angleterre et la France, les invite à reconsidérer leur politique commerciale. Depuis 1919, sans abandonner leurs visées sur l'Extrême-Orient, et en particulier sur la Chine, où ils surveillent étroitement le Japon, ils envisagent, sans dissimuler, le temps prochain où l'Europe sera à nouveau en guerre; leurs préparatifs, tout pacifiques, tendent à la sauvegarde de la liberté des mers qui leur est absolument nécessaire; et ils accroissent sans cesse leur flotte de guerre.

L'impérialisme américain a vu juste: le conflit de 1939-1945 a ruiné les puissances concurrentes: l'Angleterre et le Japon sont à sa merci; le continent américain, dans sa totalité, subit sa loi. Aujourd'hui, les États-Unis sont incontestablement la première puissance économique du monde. Ils doivent cette primauté non seulement à l'abondance de leurs richesses matérielles, à la perfection de leurs méthodes, à la valeur de leurs hommes d'État, à leur sens aigu de la démocratie, mais aussi à leur armée et à leur marine, qui, pourvues des derniers perfectionnements techniques, constituent de formidables instruments de défense. Sans doute, la société américaine est loin d'être parfaite: la classe moyenne comp-

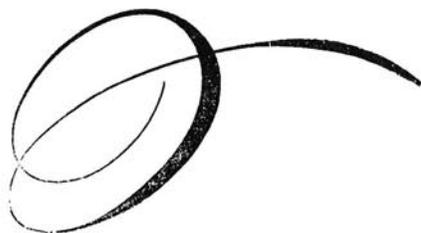
te peu; des réformes sociales sont encore à faire; les noirs, malgré la Déclaration des Droits et certains exemples trop rares, ne sont pas encore assimilés. Pourtant, même dominée par l'oligarchie capitaliste, la démocratie américaine n'est pas un vain mot et la grande République n'en demeure pas moins, pour tous les autres États du monde, un exemple et un modèle: l'exemple et le modèle de la plus grande civilisation matérielle.

Mais l'impérialisme américain n'a pu prévoir qu'une ancienne puissance, sous un régime nouveau, contrecarrerait un jour ses plans. L'U.R.R.S. est sortie grandie de l'épreuve; avec l'aide des États-Unis, il faut bien le reconnaître. Pour l'instant les Russes ne peuvent pas s'opposer économiquement aux Américains; mais ces derniers ont tout de suite compris que cela n'était qu'une question de temps: leur continent n'est pas plus riche que le monde soviétique qui a l'avantage d'avoir été peu exploité, sinon inexploité.

La guerre froide idéologique qui oppose les deux grands vainqueurs du récent conflit mondial cache d'autres desseins. Les appétits sont les mêmes: il s'agit de la domination économique mondiale. Mais les méthodes de domination diffèrent: qui vaut le mieux de la démocratie impérialiste américaine ou du marxisme typiquement stalinien?

Il ne semble pas que l'Europe occidentale ait longtemps hésité. Les États-Unis d'Amérique paraissent avoir ses sympathies, puisque l'Europe peut choisir encore et puisque, ce qui somme toute est grave, l'Europe n'a pas une «troisième force» à proposer qui puisse raisonnablement rallier les hommes de bonne volonté.

Louis A. Christophe



Les Sciences Occultes

Contérence

de Maître **Georges Fayad**

Avocat à la Cour

donnée au Rotary Club d'Alexandrie, en Décembre 1949.

Je vais vous entretenir aujourd'hui d'un sujet qui a passionné et compromis beaucoup de monde. Je vais vous parler des esprits et des sciences occultes. J'ai été amené à les étudier à l'occasion d'un procès qui s'est déroulé au début de l'été dernier, en Correctionnelle. Nous plaidions devant une Chambre qui à certains moments, au cours des débats, ressemblait aux Chambres Ardentes, celles devant lesquelles, au moyen âge, on traduisait les sorcières accusées d'entretenir un commerce malsain avec le diable.

Aujourd'hui, les choses ont changé. L'accusation de sorcellerie a disparu de

nos codes. Elle a été remplacée de fait par un autre délit: le délit d'escroquerie. Changement de qualificatif très vingtième siècle d'ailleurs, car, d'un excès de croyance médiévale, on a versé dans un excès d'incroyance contemporaine. La Sorcellerie aujourd'hui n'est pas réprimée en tant que puissance réelle et malfaisante. Elle est réprimée en tant que puissance irréaliste, parce qu'elle



Me. **GEORGES FAYAD**

le n'a rien de sérieux - que c'est une chose fautive en soi, un mensonge, un ensemble de croyances et de pratiques inexactes à l'aide desquelles on essaye de duper son voisin. Car nous sommes censés aujourd'hui avoir la tête bien en place, et l'on ne nous fait pas croire tout ce que l'on veut.

N'empêche que ce qui m'a frappé au cours des débats de ce procès, c'était de voir des Magistrats extrêmement déçus de ne pas assister eux-mêmes à un fait qui tint du merveilleux, un phénomène extraordinaire et surnaturel. Dans le cas que j'ai plaidé, par exemple, et où il

s'agissait de verres que l'on faisait tourner, le Président était très désappointé d'apprendre que ces verres ne tournaient pas tous seuls et qu'ils étaient tenus par des mains. Il y avait, derrière le scepticisme affiché des juges, une curiosité inavouée du sensationnel.

Toutefois la difficulté la plus sérieuse à laquelle je me suis heurté dans cette affaire fut celle des précédents judiciaires.

Vous vous souvenez probablement tous de l'affaire Calligas-Maratos. La Cour d'Appel Mixte, siégeant en Cour de Cassation, avait, dans son omniscience, décidé en cette affaire, par un arrêt qui a fait jurisprudence, que le commerce avec l'esprit des morts ou la prétention d'entretenir un tel commerce suffisait à constituer un fait faux servant de base à l'inculpation d'escroquerie.

La Cour d'Appel Mixte avait ainsi, d'un trait de plume, prononcé un verdict définitif contre tout un ensemble de disciplines qui avaient reçu droit de cité ailleurs. (Je ne citerai pour exemple que la Society for Psychical Research de Londres, l'Institut International de Métapsychie de Paris, les recherches de Duke University aux Etats-Unis, etc.) Elle s'était arrogé le droit de faire oeuvre scientifique en matière judiciaire. Chose que la Cour de Cassation Française s'était refusée à faire dans des cas semblables.

Nos jugements nous jugent. Pour remonter le courant créé par cette décision judiciaire, il m'a fallu procéder à des recherches concernant les sciences occultes et, les grandes émotions faisant les petites souvenirs, il en est résulté cette documentation dont je vous fait part.

LES SCIENCES SPIRITES

Qu'est-ce que donc que ces sciences occultes ou spiritiques ou métapsychiques dont on parle tant?

Métapsychiques veut dire au-delà du psychique. Comme jadis les sciences métaphysiques, ces sciences métapsychiques embrassent un ensemble de disciplines; dont on voit très mal les rapports et qui sont depuis la chiromancie, c'est-à-dire la lecture de l'avenir dans les lignes de la main ou l'interprétation des signes extérieurs (comme le tarot des bohémiens, le vol des oiseaux chez les augures) jusqu'à la transmission de pensée à distance et à toute la gamme des phénomènes télépathiques.

Dans la plupart de ces sciences, nous avons un point commun, c'est la communication avec les esprits grâce aux tables tournantes, aux verres tournants à l'écriture automatique, à la photographie une série spectrale, aux transes hypnotiques et à d'autres procédés.

L'AXIOME INDISCUTABLE

Toutes ces sciences, je devrais dire

plutôt ces pratiques, sont entièrement fondées sur une hypothèse qui n'a jamais été mise en doute, un axiome indiscutable: l'existence des esprits. Les esprits, c'est-à-dire, des éléments absolument immatériels, doués de liberté et qui, par le fait de cette liberté, échappent à tout déterminisme, à tout contrôle, à toute espèce de loi qu'on chercherait à découvrir.

Vous voyez donc, et je n'ai pas besoin de le souligner, que les sciences spiritiques prennent pour point de départ ce qui ne devrait être qu'un point d'arrivée, qu'elles supposent établi ce que l'on doit vérifier, et c'est pourquoi elles cherchent beaucoup plus à justifier qu'à découvrir. En cela, elles sont aidées par une très vieille habitude de penser, une ancienne croyance, la croyance en l'existence des doubles, ces doubles que nous voyons sculptés sur les bas-reliefs pharaoniques, à côté du sujet et identiques à lui-même.

Toute l'antiquité indo-européenne a vécu sur la croyance de ces doubles. Ils ont été à la base du culte des morts, du culte des ancêtres et de la cité antique. Lorsque le défunt était privé des devoirs religieux, lorsqu'on ne lui mettait pas dans sa tombe ses armes et ses objets familiers, lorsqu'on ne lui portait pas ses aliments, qu'on ne lui versait pas du vin, il errait sur la surface de la terre et devenait une larve, c'est-à-dire un esprit méchant, un fantôme en tout point identique à ceux des castels écossais.

C'est dans la croyance ancestrale en ces fantômes qu'il faut chercher le préjugé initial, l'orientation définitive des sciences spiritiques.

L'histoire des tables tournantes, l'histoire de leur genèse nous donnent à ce propos des renseignements précieux.

La chose s'est passée pour la première fois aux Etats-Unis, dans l'Est de New-York, aux environs de 1840.

Une nuit, un certain Mr. Wickman entend frapper à sa porte. Il va ouvrir. Il ne voit personne. Il rentre se coucher. On frappe de nouveau. Il va encore ouvrir. Encore personne. Il se recouche. Le phénomène se répète plusieurs soirs de suite, et Mr. Wickman, qui aime bien le sommeil et qui préfère conserver ses esprits, fait ses valises et va chercher le repos ailleurs.

Il est remplacé dans l'appartement par le Dr. John Fox et sa famille: deux fillettes de quinze et douze ans. Ce sont

les demoiselles Fox, les héroïnes de l'histoire.

Les bruits se reproduisent. On cherche la cause, et l'aînée des demoiselles Fox, avec une perspicacité particulière, s'écrie: «Si tu es un esprit, frappe deux coups.» On entend deux coups. Alors elle poursuit: «Es-tu mort de mort violente?» On entend deux coups. «Dans cette maison?» Deux coups. «Le meurtrier est-il vivant?» Encore deux coups.

En une minute la théorie du spiritisme et la méthode des sciences spirites étaient découvertes. Elles n'ont pas changé depuis.

On n'a pas essayé de se demander comment de purs esprits, des êtres absolument dénués de matière, pouvaient à ce point influencer des corps inertes ou impressionner des plaques photographiques.

On n'a pas songé, non plus, à voir dans ce surnaturel du naturel non expliqué, à supposer que des phénomènes purement mécaniques pouvaient avoir une cause eux aussi mécanique mais inconnue, et à orienter les recherches dans ce sens.

L'AUTOMATISME INCONSCIENT

Il il y a bien eu pourtant des expérimentateurs qui ont sorti une hypothèse: celle de l'automatisme inconscient, mais ils ont vite été mis au ban des sciences spirites. Ce sont aujourd'hui des hérétiques.

Et pourtant cette hypothèse de l'automatisme inconscient qui part de ce principe, vérifié en psycho-physiologie, que toute idée comporte un commencement d'action et que le fait de s'asseoir en silence autour d'une table, avec l'idée fixe de la voir bouger, cette espèce d'attente et de tension nerveuse pouvait être à la source de mouvements imperceptibles et inconscients à leur auteur, qui provoquaient le phénomène — cette hypothèse-là avait déjà subi un commencement de vérification.

Le célèbre physicien Faraday, que l'on connaît pour ses tubes, avait procédé à certaines expériences.

Pour savoir si le mouvement partait d'en bas, c'est-à-dire de la table, ou d'en haut, c'est-à-dire des mains, Faraday avait interposé des plaques de carton très lisses unies par du mastic à moitié dur. Après évocation des esprits, on avait constaté que les plaques supérieures avaient glissé sur les plaques infé-

rieures dans le sens de rotation de la table.

Dans d'autres expériences, où la table était recouverte de talc ou de plaques de mica mobiles, le phénomène ne se produisait pas.

Il est vrai que ces expériences ne sont pas définitives, mais il est regrettable que l'on n'ait pas poussé les recherches dans ce sens.

En général, tous ceux qui se sont intéressés au spiritisme n'ont fait que consulter les esprits. Ils les ont écouté parler. Ils sont même parvenus à découvrir plusieurs espèces d'esprit. L'esprit mental, l'esprit astral, l'esprit éthérique. Il n'y a qu'un seul qu'ils n'aient pas découvert, c'est l'esprit critique!! Si pour un poète comme Victor Hugo la chose s'explique, pour un astronome comme Flammarion, elle s'explique plus difficilement, et ce qui s'explique plus difficilement encore, ce sont les conversations retentissantes que les esprits ont même opérées parmi les plus sceptiques.

LE LIVRE DES ESPRITS

Un soir, vers 1860, Victorien Sardou entraîne avec lui, dans une séance spirite, un homme d'affaires, un esprit fort, un certain Mr. Rivail et, au premier coup de table, Mr. Rivail part d'un immense éclat de rire.

En bien, c'est ce même Mr. Rivail, sceptique de la première heure, nouveau St. Paul du spiritisme, qui devait se révéler un des apôtres les plus acharnés de la nouvelle croyance.

Un jour les esprits déclarèrent: «Il faut que Rivail mette en ordre et publie nos révélations.» Et Rivail s'attela à la tâche. Il en est sorti ce fameux livre des esprits, signé Alan Kardeck (Le nom est breton ou gallois, car les esprits ont toujours eu un faible pour les terres brumeuses de l'Armorique.) Ce livre, véritable bible du spiritisme, composé de plus de mille articles, ne comporte que des révélations. Vous pouvez le lire en toute tranquillité. Il a été revu et corrigé par les esprits.

LE PHÉNOMÈNE INTELLIGENT

Pourtant Alan Kardeck, dans la préface de son ouvrage, est encore un de ceux qui ont défendu le point de vue des sciences spirites avec le plus de logique relative.

Nous sommes, dit-il, en présence d'un phénomène intelligent dont la cause

n'est pas matérielle. La cause de ce phénomène intelligent et immatériel ne peut être qu'un esprit.

Le raisonnement peut se soutenir, mais encore reste-t-il à prouver que cette cause en question n'est pas matérielle. Le même raisonnement peut être tenu à l'endroit de toutes les manifestations dont on ignore la cause: les maladies microbiennes avant les microbes, les phénomènes électriques avant Galvani.

Quant à l'intelligence du phénomène, il semble qu'elle soit des plus relatives.

Les messages que nous envoient les esprits sont très souvent incompréhensibles. Les esprits nous donnent souvent des réponses absurdes. On tourne la difficulté en disant que l'on a affaire à un esprit farceur. La quantité d'esprits farceurs est incroyable. La quantité d'esprits crétins est plus grande encore. Si l'autre monde est peuplé par ces Messieurs, disait un chercheur, il vaut mieux rester dans le nôtre.

On nous dit encore que le message ne nous est pas intelligible, parce qu'il émane d'une intelligence supérieure à la nôtre, mais je ne vois pas ici comment on peut présumer de l'intelligence de ce qui est inintelligible.

Si nous avons affaire à des esprits tellement intelligents pourquoi ne se mettent-ils pas à notre niveau? Pourquoi n'emploient-ils pas d'autres moyens de communication que celui de l'alphabet morse et des coups donnés à la table.

Et puis il s'agit encore de savoir dans quelle mesure cette intelligence des messages spirituels, lorsqu'elle se révèle, est due à notre propre intelligence, c'est-à-dire à notre interprétation personnelle des messages, dans quelle mesure ce n'est pas un emprunt inconscient de nous-mêmes.

Sur ce point, le Dr. Pierre Janet a une remarque fort curieuse qui mérite d'être relevée. Il fait observer que le livre des Esprits, depuis sa publication, est devenu le guide des esprits et que ceux-ci ne font que le commenter.

CARACTERE DES SCIENCES SPIRITES

Cette tentative de justification des sciences spirituelles essayée par Alan Kardeck n'est pas la seule qui ait été faite jusqu'à ce jour. Comme je l'ai déjà dit, les sciences spirituelles cherchent plus à justifier qu'à prouver. Elles s'emparent

de tout ce qui leur tombe sous la main, de toutes les découvertes de la physique, de la chimie et des autres sciences, pour les incorporer à leur système et travailler à son explication.

Théories sur la relativité du temps et de l'espace. Matérialisation et dématérialisation des énergies. Elles ne dédaignent rien, et tout leur est utile.

Les adeptes de ces sciences abusent de la comparaison. Ils ont perpétuellement recours à la radio et à la télévision pour nous expliquer leur cas. Or, la comparaison est un procédé mental dangereux. Elle nous aide à comprendre, mais elle ne prouve rien. Dans l'ordre de la logique, la comparaison doit succéder aux preuves et non les remplacer.

Sous ce rapport, le rapport de la méthode, les sciences occultes et métapsychiques sont restées au stade de disciplines médiévales, comme l'alchimie par exemple.

Comme l'alchimie, elles sont surtout tournées vers le passé. Plus avides de références que d'expériences, plus respectueuses de l'autorité du magistère que de la vérité des faits. Faussées par le pédantisme des uns et par la mauvaise foi des autres, il n'est pas étonnant qu'elles aient donné de tels résultats.

Pourquoi les a-t-on appelées occultes?

Tous les sciences sont occultes, toutes cherchent à découvrir l'inconnu, à percer le mystère. Mais les sciences dites occultes, elles, ne veulent en aucune façon le percer. Elles ne sauraient se passer d'inconnu. Cela romprait le charme. L'inconnu est nécessaire à leur existence. Il fait partie de leur raison d'être.

Ce qu'elles cherchent c'est moins la connaissance que la sensation, le mystère pris en tant que frisson émotionnel, nécessité d'angoisse, besoin de merveilleux, qui font partie intégrante de la constitution humaine.

L'atmosphère dans laquelle ces sciences évoluent, la pénombre de leurs recherches et celle de leurs idées, le choix du vocabulaire, la mentalité des adeptes, le système d'initiation, tout cela, nous renseigne sur leurs véritables desirs et leur constitution intime.

Si ces sciences sont occultes c'est qu'elles veulent rester occultes.

D'ailleurs, elles sont moins une science, qu'un art. Et c'est précisément le côté artistique, ce besoin de merveilleux auquel elles répondent, qui assure leur

durabilité. Les fantômes, Messieurs, ne sont pas près de mourir. Ils ne sont pas mortels par leur nature, et ils continueront à vivre tant qu'il y aura en nous une imagination des craintes et des devins.

En plus des émotions qu'ils nous donnent, ces fantômes répondent à ce besoin de survie, à cet instinct de conservation qui se trouve en chacun de nous.

Dans le plus lointain passé, aux heures tragiques de l'histoire, des spectres comme ceux de Brutus ont apparu pour annoncer la défaite. J'ignore si Brutus eut le temps de raconter sa vision avant de mourir. N'empêche que son spectre a survécu avec autant de réalité que le personnage lui-même.

Rien de plus vivant qu'un spectre.

Devant le bloc de marbre soumis à son ciseau, le sculpteur de Phèdre se pose la question suivante :

«Le ferai-je Dieu, table ou cuvette?»

Tout ce que je peux dire en faveur des sciences spirites c'est qu'aujourd'hui on fabrique trop de cuvettes.

DEFENSE DES RECHERCHES METAPSYCHIQUES

Vous pensez peut-être que je suis en train d'attaquer les sciences métapsychiques. Ce n'est pas vrai. Je suis en train de les défendre. Je les défend contre elles-mêmes. Je les défend contre ceux qui les défendent, contre l'enthousiasme de ceux qui les pratiquent.

Car, en somme, il y a quelque chose de vrai dans ces sciences. Elles travaillent sur un ensemble de faits d'ordre physique ou psycho-physiologique parfaitement étranges et inexplicables, mais cependant réels.

Je ne prendrai pour exemple que les phénomènes de télépathie, de radiesthésie et de clairvoyance, qui ont été contrôlés par l'observation.

Vous avez tous entendu parler de télépathie. Vous l'avez peut-être observée vous-mêmes: un être qui nous est cher se trouve à des centaines de kilomètres de nous, dans une situation critique. Le télépathe au même moment a la vision exacte de son état. Des descriptions minutieuses sont fournies par lui et vérifiées par la suite.

Vous savez également ce que c'est la radiesthésie qui nous aide, au moyen d'un pendule, à découvrir des sources d'eau et des gisements métalliques. La radies-

thésie aboutit à des résultats pratiques si nombreux qu'ils ne peuvent être attribués au hasard.

Tous ces faits appellent des recherches et méritent une explication. Mais, encore faut-il, pour que ces recherches soient fructueuses, qu'elles soient menées avec un autre esprit, une autre méthode que celles qui ont été appliquées jusqu'à ce jour.

L'alchimie moderne n'est parvenue à la transmutation des métaux qu'après s'être débarrassée de tout le fatras archaïque des vieux grimoires. Ce n'est qu'en tuant le vieil homme que le chercheur métapsychique découvrira le filon d'or.

Tout est possible. Il se peut que ces recherches nous mènent au même résultat que celui que nous mettons en doute. Il se peut que nous touchions du doigt l'existence des esprits purs. Nous ne sommes pas précisément les adversaires des esprits. Nous sommes tout prêts à y croire, pourvu qu'on nous les prouve. C'est la solution du problème qui nous intéresse et non sa réponse.

Et le problème en soit est intéressant. Je ne ferai que citer Bergson en disant :

«Comment peut-on ne pas voir que, s'il y a effectivement un problème de l'âme, c'est en termes d'expérience ce qu'il devra être posé, en termes d'expérience qu'il sera progressivement et toujours partiellement résolu.

«De cet approfondissement expérimental, nous concluons à la possibilité et même à la probabilité d'une survivance de l'Âme, puisque nous aurons observé et comme touché du doigt, dès ici-bas, quelque chose de son indépendance par rapport au corps.»

La recherche est intéressante. Le jeu vaut la chandelle. Et nous savons que du jeu, il y en a, mais nous tenons à notre vanité intellectuelle, une forme du respect de soi-même. Surtout qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est possible de lire notre avenir dans les lignes de la main (car les lignes de la main changent), tant et si bien que l'avenir qu'on va me lire n'est pas un avenir réel, mais un avenir appelé à changer.

Une pareille mentalité doit être abandonnée.

Si elles sont bien menées, les sciences métapsychiques peuvent et doivent aboutir à des découvertes.

En quoi consisteront ces découvertes, nous ne le savons pas encore. Nous n'avons pas à préjuger des résultats.

LA PERSPECTIVE BIOLOGIQUE

Mais c'est plutôt dans l'ordre biologique, c'est-à-dire, dans le sens des phénomènes eux-mêmes que je vois venir les révélations

Ces sciences peuvent nous fournir des renseignements précieux sur nous-mêmes et sur le fonctionnement de nos organes. N'oublions pas que nous travaillons ici sur de la matière vivante. Or, la matière vivante se distingue de la matière inerte par deux lois bien définies. La loi de la regradation des énergies (que j'oppose à la dégradation des énergies physico-chimiques), on pourrait l'appeler la loi des inégalités croissantes, d'une part, et, d'autre part, la loi de l'évolution constante.

La loi de l'évolution est importante. Elle a révolutionné la perspective de toutes les branches du savoir. En économie par exemple, l'homo œconomicus qui était un type bien arrêté, avec des besoins et des caractères bien définis, a fait place à plusieurs homines economici suivant les périodes et les milieux de vie. L'homme d'aujourd'hui, n'est pas celui de jadis, ni celui de demain.

Si la constitution physique de l'homme a peu varié en l'espace de quelques millénaires, sa constitution mentale et nerveuse a subi de profondes modifications. Nous assistons à l'éclosion de nouveaux sens. Je cite pour exemple le sens du pittoresque. Emile Faguet, à propos de Pierre Loti, a fourni sur l'apparition de cette faculté une étude des plus intéressantes. Inconnu dans l'antiquité, à part de rares exceptions, ce sens du pittoresque ne s'est généralisé que de nos jours.

LA CREATION PERMANENTE

Or, ce sens du pittoresque, qui n'est pas nécessairement la vue, mais une arrière-vue, une méta-optique, nous donne une idée générale de ce que j'appellerai la Création Permanente.

La Création Permanente, c'est-à-dire, celle qui ne s'est pas arrêtée au septième jour. Celle qui, par un travail de lente évolution, poursuit son oeuvre sourdement dans les organismes individuels ou collectifs. Celle qui, par l'association, par la synthèse d'éléments préexistants, provoque dans tous les domai-

nes l'apparition de formes nouvelles et de fonctions inattendues. (Le billet de banque est une de ces apparitions dans l'ordre de l'économie).

Des sens nouveaux peuvent naître chez l'homme. Physiquement ou mentalement, comme les autres représentants de l'espèce animale ou végétale, l'homme n'est pas un type absolu, définitivement constitué. Il représente un chaînon, un échelon, une étape dans cette poussée de vie, qui, par son intermédiaire, peut aboutir à l'apparition d'espèces encore inconnues.

Des organes nouveaux peuvent naître chez l'homme. Ils sont peut-être en train de naître d'une façon confuse et inconsciente. Il y a en nous des glandes dont on ignore le rôle. Nous avons au sommet du crâne, un oeil - au sens large - qui peut être un oeil ancien ou un oeil futur. Les cinq sens officiels: la vue, l'ouïe, l'odorat, etc. ces ramifications de notre système nerveux, spécialisées à capter certaines perceptions, ne représentent pas toute sensibilité, ils ne représentent pas tout son potentiel.

Un fait est certain, c'est que nous ne percevons pas la centième partie des phénomènes qui nous entourent. Il existe très probablement, entre les vibrations acoustiques et les vibrations visuelles, en-deçà des infra-sons, au-delà des ultraviolets, des étendues immenses de saveurs, de couleurs et de sons et de choses plus étranges encore, qui n'ont pas de nom, que nous ne pouvons goûter ni percevoir.

La gamme des perceptions varie d'une espèce animale à l'autre. L'homme, ce roi de la nature, est un grand mutilé. Nous découvrons chaque jour de nouvelles radiations. Après les rayons gamma, les rayons X, nous avons eu les rayons cosmiques. Nous les détectons grâce à leurs effets. Décomposition des sels, chaleur chez les infra-rouges, etc. Mais détecter n'est pas percevoir.

Dans quelle mesure certains instincts ne sont que le résultat de perceptions sensorielles inconnues de nous-mêmes?

L'entomologiste Fabre s'est posé cette question à propos de certains insectes qui découvrent leur nourriture sous terre de façon inexplicable.

LES ETRES EXCEPTIONNELS

Les facultés hypersensibles de certains êtres ne sont-elles pas d'ordre organique,

ne devrait-on pas chercher dans ce sens, l'explication de certains phénomènes? car cette loi de l'évolution organique s'accompagne d'une autre loi: la loi des inégalités croissantes. Tous les hommes ne se ressemblent pas. Si l'homme d'aujourd'hui n'est pas égal à lui-même dans le passé, il n'est pas égal à lui-même dans le présent.

Et de même que nos sens sont inégalement développés, que le sens visuel chez nous fonctionne mieux que le sens olfactif (nous n'avons pas de nom pour les odeurs), de même le système nerveux d'homme à homme varie dans des proportions considérables. Il y a parfois plus de différences nerveuses entre homme et homme qu'entre homme et animal, et l'inégalité croissante, qui est la loi de la matière vivante, aboutit parfois à la création de types exceptionnels, anormaux, qui viennent à jour par mutation brusque. Des types de ce genre, des types prématurés, nous les trouvons par exemple, chez les clairvoyants. Le Dr. Alexis Carrel nous décrit les clairvoyants de la façon suivante:

«Certains individus, dit-il paraissent «susceptibles de voyager dans le temps «Les clairvoyants perçoivent non «seulement des événements qui se «produisent au loin, mais des événements passés et futurs. On dirait que «leur conscience projette des tentacules, ou bien que, s'échappant du continuum physique, elle contemple le «passé et le futur comme une mouche «contemplerait un tableau si, au lieu «de marcher à la surface, elle volait à «quelque distance de lui.»

«Cette faculté de clairvoyance s'exerce sans efforts et de façon spontanée. Elle ne se développe que chez «un petit nombre d'individus, mais elle «existe à l'état rudimentaire chez beaucoup de gens. Il est aussi facile au «clairvoyant de voir les pensées d'une «personne que d'analyser l'expression «de son visage. Mais voir et sentir «sont des mots qui n'expriment pas «exactement ce qui se passe dans leur «conscience. Ils ne regardent pas. Ils «ne cherchent pas. Ils savent.»

Et pour terminer, il ajoute:

«L'intelligence n'est pas une chose «simple. Nous en connaissons seulement une forme, celle que nous essayons de développer dans les écoles.

«Mais cette forme n'est qu'un aspect «de la faculté merveilleuse faite du «pouvoir de saisir la réalité.»

Des êtres comme ceux que l'on vient de décrire constituent, dans le domaine de la vie, de véritables monstruosité. Leurs protubérances physiques ou morales semblent à première vue hideuses et difformes. Leur avènement dû à une brusque mutation, est en général une histoire sans lendemain, une tentative de la nature. Il faut beaucoup de tentatives, beaucoup d'échecs, avant que la monstruosité ne se fixe, avant qu'elle ne devienne la règle. La rose de nos jardins n'a été au début qu'une monstruosité.

Nous admettons bien l'existence de types exceptionnels autour de nous. Les uns le sont par leur intelligence, les autres par leur volonté, les autres par leur sensibilité, musicale ou poétique. Pourquoi n'y en aurait-il pas qui se distingueraient par ce genre de sensibilité encore mal définie et que l'on appelle la sensibilité psychique?

ANALYSE DE LA SENSIBILITÉ PSYCHIQUE

On pourrait il est vrai discuter sur la nature de cette sensibilité psychique, qui est composée de pressentiment et d'intuition.

On pourrait essayer de la réduire à un simple phénomène psychologique: dire que c'est là un calcul inconscient et rapide des probabilités.

Vous savez que, sans être particulièrement clairvoyant, et grâce à notre intelligence et à notre sensibilité conscientes, grâce à nos calculs, nous parvenons à connaître ce qui se produit loin de nous, dans l'espace, et dans le temps, car l'avenir est toujours compris dans le présent: c'est du présent en puissance.

Or, on pourrait prétendre que cette sensibilité psychique n'est que le même calcul qui procède d'une façon inconsciente. Calcul inconscient où la réponse nous est donnée avec la brusquerie et la soudaineté de la révélation. On croit alors avoir reçu un message, participer à un phénomène merveilleux.

Mais, à supposer que cette explication — qui n'explique pas tous les phénomènes télépathiques — soit exacte, il n'en reste pas moins vrai que ce calcul inconscient et rapide des probabilités s'exerce

chez certaines personnes avec une extraordinaire vigueur.

Il leur attribue une faculté nouvelle, que l'on retrouve peut-être ailleurs à l'état atrophié, mais qui présente ici une telle différence de degré qu'elle devient une différence de nature, un sens nouveau, une fonction nouvelle.

LES EXEMPLES HISTORIQUES

Et ce sens, ces facultés, sur lesquelles nous connaissons très peu de choses, passent souvent inaperçues autour de nous, mais aussi parfois elles apparaissent, d'une manière sensationnelle, chez certaines personnes que l'histoire a appelées des saints, des mystiques ou des prophètes.

Clairvoyance des prophètes, non pas tant de l'événement matériel et futur, que des nécessités morales éparses et confuses d'un idéal encore nébuleux. C'est la captation de cet idéal, encore subtil, son incarnation dans un verbe tragique et péremptoire, qui lui donne toute sa valeur.

Sous leur aspect psychologique, les saints et les mystiques, sans être précisément intelligents au sens où nous entendons ce mot, sont des êtres réellement privilégiés, exceptionnels. Ils ont, à un très haut degré, l'état de grâce.

Malheureusement toute médaille a son revers. Le génie, le privilège sous toutes ses formes, même psychiques, a toujours été une fatalité pour ceux qui en sont doués. Il leur ôte toute liberté. Ils ne sont plus libres de s'entendre.

Il les étonne et les isole, et ils peuvent répéter ce vers de Vigny :

*«Vous m'avez fait, Seigneur, puis-
sant et solitaire.*

*«Laissez-moi m'endormir du som-
meil de la terre».*

Il les isole et il les perd.

Nous avons assisté jadis à des spectacles bizarres. Des hommes ont cru être habités par une conscience étrange, un «daimon» indépendant de leur volonté. Devant les Chambres Ardentes, sans avoir recours aux ordalies, beaucoup ont confessé cette croyance. Ils détenaient un pouvoir exceptionnel, mais c'est sur

la nature de ce pouvoir qu'ils se trompaient et qu'ils trompaient leurs juges.

Il ont marché au bûcher avec l'intime conviction qu'ils étaient possédés par une puissance surhumaine, alors que c'étaient eux qui la possédaient.

Je vous ai donné ici, Messieurs, une perspective de ce à quoi peuvent aboutir les sciences occultes. Il se peut qu'elles n'aboutissent pas. Je ne veux pas préjuger du résultat.

Toutefois une chose est à observer — c'est que les sciences qui travaillent sur la matière vivante et sur les phénomènes exceptionnels de cette vie évoluent sur un terrain très ingrat. L'expérience de laboratoire leur est impossible, et l'observation chez elles se fait par intermittence et dans des cas très difficiles.

LE SURNATUREL

Je voudrais, avant de terminer, dissiper un léger malentendu qui pourrait se faire sur mes opinions, surtout lorsque j'ai parlé de surnaturel.

J'ai dit que les spirites ne s'étaient pas occupés de savoir si leur surnaturel était du naturel non expliqué. J'ai voulu par cela dire qu'une bonne partie de ce que nous prenons pour du surnaturel ne l'est pas et que, sans toucher aux miracles, ce qu'il y a de plus miraculeux au monde c'est encore cette espèce d'ordre implacable qui y règne.

Je n'ai pas voulu nier le surnaturel, j'ai voulu seulement le distinguer du merveilleux et de l'extraordinaire.

La déflagration d'une bombe atomique est aujourd'hui une manifestation extraordinaire, elle n'a rien de surnaturel.

Dire que le surnaturel est du naturel non expliqué, c'est se tromper sur la définition. Le surnaturel n'est pas affaire d'explications, il est affaire de qualité.

C'est la qualité du phénomène, le rang qu'il occupe dans l'échelle de nos valeurs, qui le classe dans l'ordre du surnaturel ou du naturel. Ce n'est pas son obscurité, la surprise ou l'impression qu'il produit sur nous.

«En un sens, rien de plus naturel
«que Dieu et rien de plus surnaturel»:

Georges Fayad

Un Grand Poète méconnu :

Le Victor Hugo des Contemplations

Conférence

de **M. A. Herbelin**

Agrégé des Lettres, Lauréat de l'Académie Française, Proviseur des Lycées Français du Caire et du Lycée de Méadi.

Faite au Caire, à la Maison de France le 26 Janvier 1950, sous les auspices de l'Union Française Universitaire, puis le 24 Février 1950 à l'Association des Anciens Universitaires de France, Suisse et Belgique, sous la présidence de Son Excellence Mohamed Salah El Dine Bey, Ministre des Affaires Etrangères.

Mesdames,
Messieurs,

Cette conférence sera courte, et ce sera peut-être son principal mérite. Il convient au moins qu'elle soit claire dans son propos: il s'agit d'une apologie de Victor Hugo et d'une apologie nécessaire. Vous avez pu trouver en effet qu'il y avait dans le titre que j'ai choisi quelque chose d'un peu provocant. Peut-on prétendre, dira-t-on, que Victor Hugo, dont les vers peuplent votre mémoire, dont les livres figurent dans toutes les bibliothèques, dont la statue s'élève sur les places de nos villes, et qui a donné, par toute la France, son nom à tant de boulevards et d'avenues, peut-on prétendre que Victor Hugo soit un poète méconnu? Il n'y a pas d'auteur en apparence plus vivant, plus célébré, plus cité.



M. ANDRE HERBELIN

Pas un enfant qui n'ait appris quelques-uns de ses vers, personne qui ne sache au moins le titre d'un de ses ouvrages. Sans doute; mais le fait subsiste; Victor Hugo s'enfonce dans la brume. On le cite, on le lit moins; on sait qu'il existe et qu'il domine; mais nous sommes vis-à-vis de son œuvre comme les gens de nos provinces qui passent et repassent devant un monument illustre qu'ils ne visitent plus. Il a fini par

s'incorporer à notre conscience sans presque plus lui parler, et on le considère sans l'approcher.

Je vois plusieurs raisons à ce délaissement: la première est une certaine fatigue de la gloire: Victor Hugo a été soumis à cette loi d'oubli comme d'autres qui furent aussi grands que lui; une se-

conde raison doit être cherchée dans la concurrence, du vivant même du poète, d'une nouvelle formule poétique plus intérieure, plus secrète, plus discrète que la sienne, d'une plus grande densité peut-être, et qu'on prononce mezza-voce. La lignée qui va de Nerval à Apollinaire en passant par Verlaine, Mallarmé et Laforgue, pour qui la poésie est la perle de la pensée, et une sorte d'elixir, a triomphé contre lui. On a dénoncé l'éloquence de sa poésie, une ordonnance trop logique, des images trop lucide, un éclat insoutenable. Dans les cénacles on a répudié Victor Hugo: c'était manquer d'atticisme que de l'aimer, et d'avouer qu'on l'aimait. Pour finir, la raison politique, si souvent contraire à la raison tout court en matière d'art, s'en est mêlée, apportant des nouvelles pièces au procès. On a tourné en dérision, si on ne le prenait pas en haine, un homme qui représentait les naïfs espoirs et les illusions dangereuses du stupide XIXe. siècle, et qui avait porté le drapeau de la démocratie et du premier socialisme.

Et pourtant je professe pour mon compte que HUGO est à la source de beaucoup de choses, même dans nos lettres les plus modernes. Je ne parle pas même d'un ROSTAND, dont la dette est évidente, mais l'Unanimité par exemple lui doit ses «Hommes de bonne volonté»: ils étaient déjà dans les «Misérables». Jules Romains lui doit le fourmillement de ses foules, ses larges tableaux de villes, ses intrigues individuelles qui s'entrecroisent sans toujours se confondre. A un autre point de l'horizon littéraire, un Léon DAUDET, qui a pris si durement Victor HUGO à partie tout en restant fasciné par lui, lui doit sa truculence et a puisé, polémiste, à la veine des «Châtiments»; et il y a dans VALÉRY des vers (j'en pourrais citer) qui répondent en écho à des vers des «Contemplations». La symphonie hugolienne retentit dans la symphonie de CLAUDEL. PEGUY a avoué cette dette si d'autres ne l'ont pas reconnue. Seul peut-être parmi les plus grands, GIDE a échappé au sortilège. Parmi les moins grands, nombreux sont ceux qui ont recueilli des miettes de sa table, et certains s'en son fait un festin.

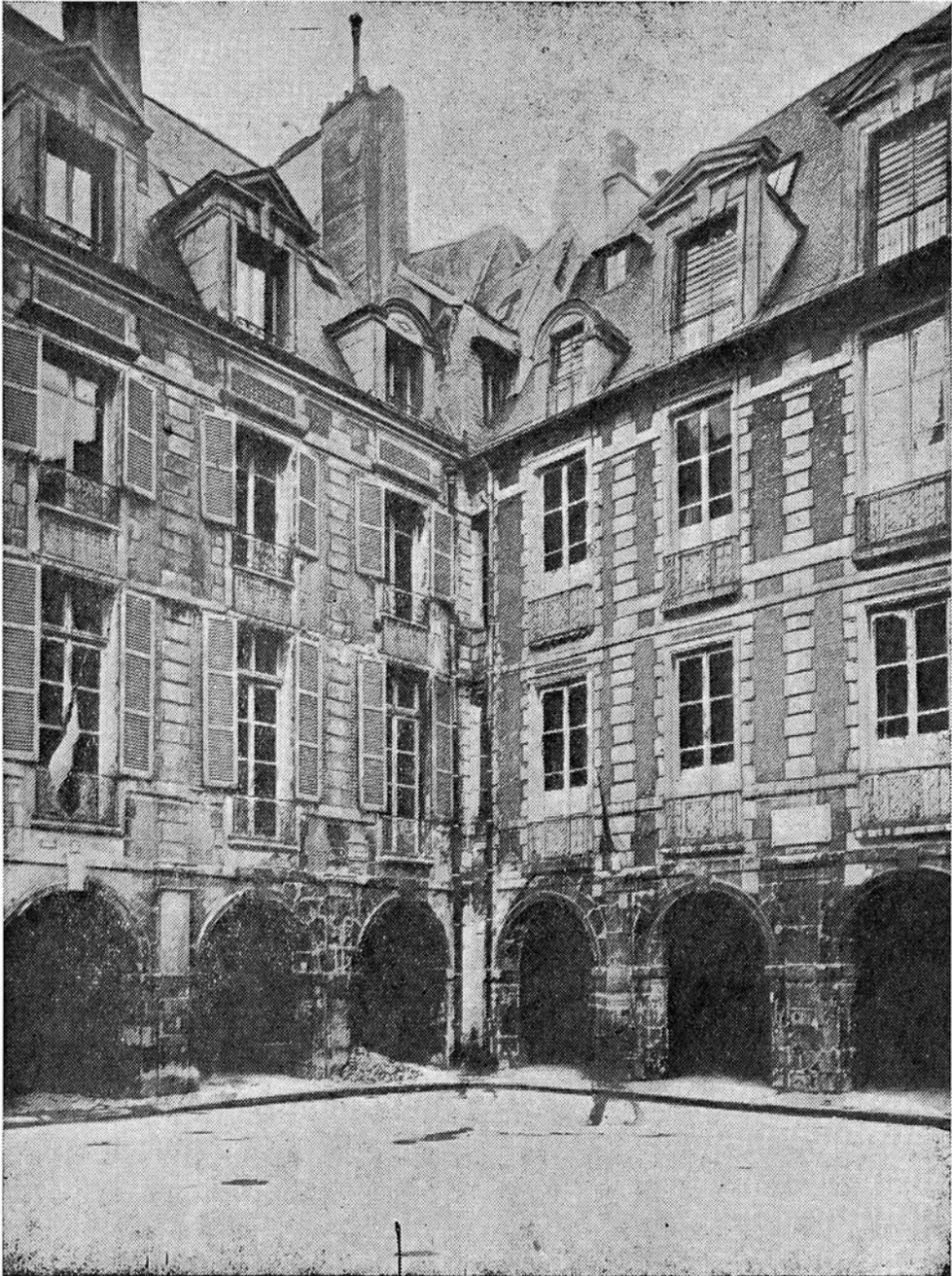
Pendant, quand on parle de HUGO il ne faut pas perdre de vue ce qui joue souvent contre lui, son immensité même. HUGO est plus qu'un auteur, mais

une sorte de mythe - comme HOMÈRE - et comme lui, à lui seul tout un univers. Voilà un homme qui, soixante années durant, a rempli son siècle d'une œuvre multiple, où l'on trouve de tout, et où le médiocre même porte encore le signe de la perfection, au moins en ce qui concerne le verbe; un homme qui fut poète d'abord, bien sûr, mais aussi romancier, mémorialiste, tribun, publiciste, dramaturge; - qui a touché, poète, toutes les cordes de la lyre, de la corde d'argent à la corde d'airain, brandi comme CHENIER le fouet de la vengeance, gémi comme PROPERCE, chanté comme MUSSET, prié comme LAMARTINE, prophétisé comme SAINT-JEAN.



VICTOR HUGO en 1828
(Lithographie de Eugène Deveria)
Musée Victor Hugo.

Surtout, en soixante années, ce poète immense a évolué, et non seulement extérieurement comme chacun de nous parce que ses rapports avec les choses et les gens se sont modifiés, mais par le dedans, par la nature de son inspiration, et par l'enrichissement constant de son génie. Il n'y a pas un HUGO, mais plusieurs visages du même génie, et plu-



La Maison de la Place Royale (aujourd'hui 6 Place des Vosges) à Paris, que **VICTOR HUGO** habita de 1832 à 1848. Elle est devenue depuis 1903 le Musée Victor Hugo.

sieurs manières, selon l'époque où on le prend, quatre manières au moins.

La première est celle des «Orientales» et des «Odes de Ballades»: sa poésie est alors une poésie de virtuose, toute en

surface et en couleurs, où la profondeur fait certainement défaut. La seconde manière, celle des «Feuilles d'automne», des «Chants du Crépuscule», des «Voix Intérieures», des «Rayons et des Ombres»,

manque encore de personnalité, si elle ne manque ni d'originalité ni de richesse; le génie éclate cependant ici et là, dans la «Tristesse d'Olympio» par exemple (Voix Intérieures): on sent un poète qui a mûri, et qu'ont ému les grands thèmes éternels, l'amour, la mort, la gloire. La troisième manière, celle des «Contemplations», de la «Légende des Siècles», des «Châtiments», est tout de même la grande manière: c'est que dans l'intervalle le poète a fait deux expériences terribles, celle du deuil et celle de l'exil. La quatrième manière, celle des «Chansons des Rues et des Bois», de «l'Année Terrible», correspond à une période de déclin lent, où la pensée se fait antithétique et rude, où l'inspiration personnelle s'efface sous les prestiges d'une imagination visionnaire et devant des alliances d'idées.

De ces quatre manières, laquelle est je ne dis pas la plus parfaite, car partout le poète témoigne d'une maîtrise sans défaut, mais la plus haute? Sans doute la troisième, celle des «Contemplations», qui est aussi celle de la «Légende des Siècles». C'est à cet endroit de son parcours que nous considérons notre poète, et singulièrement au moment des «Contemplations». Dans les «Contemplations» mêmes, nous envisagerons la seconde partie du recueil; dans cette partie, le livre IV qu'il intitule d'un souvenir virgilien «Pauca meae». Le titre est difficile à traduire en somme, à cause de la densité du latin (et la référence à VIRGILE l'éclaire peu); mais on le comprend en le développant: «quelques vers dédiés à celle qui n'est plus».

Quant à ce recueil des «Contemplations», vous vous souvenez de son économie d'ensemble: deux parties, «Autrefois», «Aujourd'hui»; entre les deux, une date, 4 Septembre 1843, et une casure - un abîme béant: «un abîme les sépare, dit le poète dans sa préface: le tombeau». Cette date en effet est celle de la mort, dans des circonstances dramatiques, de la fille préférée du poète, Léopoldine, récemment mariée avec Charles VACQUERIE. «Autrefois», c'est le souvenir du bonheur passé; «Aujourd'hui», c'est l'horreur du deuil et du désespoir; c'est aussi la méditation du mystère de la mort, l'enquête pathétique d'une conscience tourmentée par le destin. Ainsi, toutes les pièces du premier tome - «Autrefois» - sont écrites avant 1843; toutes celles du second tome - «Au-

jourd'hui» - sont censées écrites depuis 1843, et même, sauf la pièce numéro 2, après la mort de la jeune femme. Ainsi toute l'oeuvre apparaît comme organisée autour d'un drame familial et de valeur humaine, le drame du 4 Septembre à Villequier.

L'événement est assez connu. Il ne sera pas mauvais cependant d'en rappeler les circonstances précises, telles qu'elles sont rapportées par la presse et la correspondance du temps, de rappeler aussi les circonstances dans lesquelles HUGO a reçu la nouvelle qui le frappait dans son affection la plus profonde.

Le 15 Février 1843, la fille du poète, Léopoldine, se mariait avec Charles VACQUERIE, fils d'un armateur riche du Havre, et ami de la famille. La cérémonie avait eu lieu dans l'Eglise St. Paul, paroisse des HUGO, qui habitaient alors Place des Vosges. Elle partait ensuite avec son mari pour le Havre, sa nouvelle résidence. La même année, vers la mi-juillet, le poète, fatigué et souffrant des yeux, entreprenait un voyage pour se reposer. Il est accompagné d'une maîtresse en titre, Juliette DROUET.

Quant aux jeunes mariés, ils s'installent donc au Havre; l'été étant venu, ils se rendent souvent soit par le bateau soit par la route, dans une propriété de famille qu'ils ont au bord de la Seine, à Villequier. Là, on organise des fêtes, on dîne sur l'herbe, on fait du canotage; Charles VACQUERIE, le nouvel époux, excellent nageur, traverse et retraverse le fleuve. Or, le 4 Septembre au matin, comme on était venu en barque de Villequier à Caudebec, et qu'on regagnait Villequier, un tourbillon s'éleva, rapide et violent, comme il arrive parfois dans ces régions et dans cette saison; le canot, soudainement rempli d'eau, se mit à sombrer. Charles VACQUERIE fut aperçu plongeant à six reprises; de la rive, on crut à un jeu, et personne ne s'inquiéta, jusqu'au moment où le plongeur ne reparaisant plus et l'épave allant au fil de l'eau, on comprit l'étendue du drame. A ce moment précis, le père qui achevait son lointain voyage espagnol et pyrénéen était sur le chemin de retour; il parcourait la région de la Charente maritime, allant de ville en ville, visitant La Rochelle, Tonny-Charente, Oléron. Là de sombres pressentiments l'avaient visité, comme pour l'avertir du malheur qui l'attendait: il avait trouvé cette île plate sous un ciel plein de nua-

ges «semblable à un cercueil couché dans la mer». Revenu à Rochefort le 9 Septembre il s'arrête dans un café - le café de l'Europe - et, en attendant qu'on le serve, il déplie un journal local; son regard est attiré par son nom imprimé; il lit l'article très court du correspondant de Paris qui annonce et décrit le drame.

Il se lève chancelant, passe sa main sur son front et s'en va à travers la ville à la recherche d'une diligence qui le ramène à Paris. Une voiture est en partance, mais il n'y a plus une place libre. A force d'insistance, il obtient de s'installer sur l'impériale, à côté des bagages. C'est dans cet équipage qu'il regagne Paris, prostré, grelottant de froid, écrasé de douleur. Il arrive le 12.



LÉOPOLDINE HUGO à 15 ans.
(Peinture par Auguste de Chatillon)
Musée Victor Hugo.

Léopoldine Hugo, née en 1825, épousa en 1843 Charles Vacquerie. Ils moururent tous deux le 4 septembre 1843, l'année même de leur mariage, noyés accidentellement dans la Seine à Villequier

En route, il a eu le temps de connaître plus de détails par un article d'Alphonse KARR dans «La Presse» du 6 Septembre. KARR, sachant que HUGO

lisait ce journal, donnait un récit circonstancié. Il ajoutait :

«Charles VACQUERIE était bon nageur; il n'a pas voulu être sauvé. Je veux que ce pauvre père, qui ne sait rien encore au moment où j'écris ces lignes, qui croit sa fille vivante et heureuse, je veux que HUGO sache que l'homme à qui il avait donné sa fille a voulu mourir pour ne pas revenir sans elle; je veux qu'il sache qu'il doit les confondre tous deux dans son amour et dans ses regrets». Le récit de KARR inspira au poète malheureux des vers qu'on trouve dans son carnet de voyage, et dont un seul entrera dans les Contemplations: «N'ayant pu la sauver il a voulu mourir.» Tel est le noyau autour duquel s'est faite la pièce finale de «Pauca Meae», «à Charles VACQUERIE», sur laquelle nous reviendrons.

Je pense que la mort d'un enfant est la plus tragique épreuve qu'un destin d'homme puisse connaître. Cependant, il faut se représenter, pour mesurer la profondeur de la souffrance du poète, ce que sa fille était pour lui. Elle était l'aînée de ses enfants et, autant que nous sachions, la plus charmante. C'est par elle que, très jeune encore, il avait connu les joies et chanté l'hymne de la paternité. C'est par elle qu'il avait d'abord goûté la douceur du sourire et du regard d'un enfant. Elle était belle - nous avons des portraits qui l'attestent, et elle était bonne: nous avons des témoignages d'amis de la famille tels que Victor PAVIE et SAINTE-BEUVE lui-même. Victor HUGO l'adorait. Cette adoration était devenue encore plus vive en 1843, à l'approche des noces et après les noces: nous le savons par sa correspondance qui déborde de tendresse. Le 18 Février, de Paris il avait écrit à sa fille: «Si tu savais comme je suis enfant quand je pense à toi.»; de Saint Sébastien, de Tolosa, le 31 Juillet, le 9 Août il exprime avec la même ferveur les mêmes sentiments. De Cautelets le 31 Août, il lui adresse une lettre qu'elle ne devait jamais lire, et où il disait son espérance joyeuse de la revoir sous peu de jours.

Longtemps encore, et en dépit d'autres deuils, — car Victor HUGO a eu à cet égard une existence très douloureuse et d'autres enfants lui sont morts, — cette douleur retentira en lui. Si on consulte les dates de «Pauca Meae», on voit que le recueil porte sur neuf années entières de 1843 à 1852, et nous sommes sûrs que cette chronologie est exacte. Toutefois, il faut



Un dessin de Madame VICTOR HUGO conservé à la maison Victor Hugo à Paris. Cette mine de plomb représente Léopoldine Hugo et son mari Charles Vacquerie.

savoir que, de Septembre 1843 à Janvier 1846, Victor HUGO n'a rien écrit pour les «Contemplations» sauf la pièce 2 du livre I : «le poète s'en va dans les champs» (Octobre 1843). Ce silence même est le plus bel hommage fait à la morte, et la preuve la plus vraie que le poète ait donnée de son chagrin.

Ce n'est pas que ce chagrin l'ait absorbé tout entier. Dès 1845, Hugo reprend le cours normal de son existence bouleversée. La vie est plus forte. Sur le plan littéraire, il s'acquiesce de ses devoirs d'académicien, et reçoit Emile de Girardin en Janvier 1845, Sainte-Beuve en Février de la même année; sur le plan politique, il est nommé pair de France le 13 Avril, et il prononce tout de suite un discours à l'Assemblée; sa vie amoureuse reprend elle aussi: il a des intrigues; en dehors même de sa liaison avec Juliette Drouet qu'il a installée rue St. Anastase, il a une aventure avec la blonde Mme. Biard, l'héroïne de «la fête chez Thérèse». Mais qu'un événement se produise dans son entourage, son chagrin se ravive: Mme. Drouet ayant perdu sa fille Claire (fille du sculpteur Fradier) en Juillet 1846, ses propres souvenirs se réveillent à cette occasion. Certains des plus beaux vers des «Contemplations» ont été écrits en 1846 et 47. On sent que la plaie, malgré les

apparences, est restée ouverte, et que le temps lui-même ne la cicatrisera jamais.

Tels sont en tous cas les événements qui, éveillant le poète à la grande douleur, vont lui conférer le sacrement du génie, et le faire atteindre les plus hauts sommets du lyrisme.

Il reste à voir, laissant là l'histoire extérieure des «Contemplations», comment le poète a traité en artiste cette douleur qui l'a visité, et envisager ce qui est plus valable, le recueil par le dedans.

On sait que «Pauca Meae» contient 17 pièces, organisées par Hugo dans un ordre savant, car il n'a jamais rien laissé au hasard et c'est peut-être le plus conscient de nos poètes. Comme un musicien habile construit une symphonie, il fait apparaître, s'entrelacer, disparaître et repaître encore au cours de ces 17 poèmes, différents thèmes qui sont celui de la révolte contre le destin, celui de la torpeur et du découragement, celui du retour par le souvenir au paradis perdu, enfin la méditation sur le problème de la mort.

Voici d'abord, en manière de prélude, une pièce d'allure un peu énigmatique, sorte d'épithalame où le poète résume toute la destinée qu'il souhaitait pour son enfant au moment où elle va devenir une femme. On a donné de ces quelques

strophes un commentaire pertinent et qui les éclaire de façon exacte. Il y a deux sommets dans la vie d'un être: l'innocence de l'enfance, la vertu de l'homme. Lorsque, quittant l'enfance, on en perd les grâces, il faut devenir vertueux. Jusqu'à ce moment (nous sommes à la veille des noces, en Janvier 1843) Léopoldine s'est tenue sur la première cime; qu'elle mérite, épouse et mère vertueuse, à force de sacrifice et de dévouement, de gagner l'autre cime.

«Pure innocence! Vertu sainte!
«O les deux sommets d'ici bas!
«Où croissent sans ombre et sans crainte,
«Les deux palmes des deux combats.
«Palme du combat Ignorance!
«Palme du combat Vérité!
«L'âme à travers sa transparence,
«Voit trembler leur double clarté.
«Innocence Vertu! Sublimes
«Même pour l'œil mort du méchant!
«On voit dans l'azur ces deux cimes,
«L'une au levant, l'autre au couchant.»

Il existe ailleurs, dans les «Contemplations», une assez longue pièce intitulée «Magnitudo Parvi» — grandeur des humbles — qui termine le premier recueil et constitue une sorte de transition avec «Pauca Meae»: Victor Hugo, par un artifice l'a antidatée à 1839, comme pour faire croire que l'idée avait mûri en lui dès le moment où son enfant était encore toute jeune fille; en réalité, nous savons qu'elle date de 1855. Il n'importe guère; ce qui importe c'est qu'elle nous précise à l'évidence le sens de la pièce liminaire de «Pauca Meae» qui nous occupe. «L'âme qui reverbère Dieu, dit le poète dans «Magnitudo Parvi» «se reconnaît à sa clarté parmi les hommes»,
«Eclairant hier par demain
«Cette éblouissante lumière,
«Cette blancheur du cœur humain
«S'appelle en ce monde, où l'honnête
«Et le vrai des vents est battu,
«Innocence avant la tempête,
«Après la tempête vertu!»

Le sens est clair ici comme là: l'enfance a le privilège de l'innocence; à l'âge adulte de conquérir la palme des forts.

La seconde pièce a le caractère d'une sorte de madrigal un peu grave; elle a été composée le 15 Février 1843, jour des épousailles, dans l'église St. Paul, pendant la cérémonie.

«Aime celui qui t'aime et sois heureuse
[en lui]

«Adieu! — sois son trésor, ô toi qui fus
[le nôtre!
«Va, mon enfant béni, d'une famille à
l'autre!
«Emporte le bonheur, et laisse nous
[l'ennui!»

Puis une page blanche, marquée seulement d'une date: 4 Septembre 1843. C'est le terrible point d'orgue, le coup de tonnerre du drame qui laisse le poète sans voix.

Désormais, nous allons voir se développer dans les onze pièces suivantes, de III à XIII inclus, les différents thèmes que j'ai annoncés tout à l'heure.

Voici pour commencer le thème de la révolte: il s'élève d'abord dans la pièce III. On a voulu persuader Hugo de se jeter au travail pour distraire son chagrin: il se doit à sa gloire. Le poète répond:

«Que veut-on que je recommence?»

«.....»

«Si ce Dieu n'a pas voulu clore
«L'œuvre qu'il me fit commencer
«S'il veut que je travaille encore
«Il n'avait qu'à me la laisser!
«Il n'avait qu'à me laisser vivre
«Avec ma fille à mes côtés

«.....»

Et, s'adressant à Dieu lui-même:
«Pourquoi m'as-tu pris la lumière
«Que j'avais parmi les vivants?»

«.....»

«J'eusse aimé mieux, loin de ta face,
«Suivre, heureux, un étroit chemin
«Et n'être qu'un homme qui passe
«Tenant son enfant par la main!»

Puis cet accord final:

«Vous voulez que dans la mêlée
«Je rentre, ardent, parmi les forts,
«Les yeux à la voûte étoilée?»

«.....»

«Oh! l'herbe épaisse où sont les morts!»

La pièce IV, donne les mêmes sonorités:

«Oh! Je fus comme un jou dans le
[premier moment,

«.....»

«Je voulais me briser le front sur le pavé;
«Puis je me révoltais et, par moments,

[terrible
«Je fixais mes regards sur cette chose

[horrible,
«Et je n'y croyais pas, et je m'écriais:

[Non!

«— Est-ce que Dieu permet de ces mal-
[heurs sans nom

«Qui font que dans le cœur le désespoir
[se lève?
«Il me semblait que tout n'était qu'un
[affreux rêve...»

Dans les pièces VIII et XIII («Veni, Vidi, Vixi», je suis né, j'ai connu la vie, je ne veux plus vivre» ... le thème ressurgit, mais cette fois sous une forme plus atténuée: la révolte se résout en fatigue: «J'ai bien assez vécu puisque dans mes
[douleurs
«Je marche sans trouver de bras qui me
[secourent,
«Puisque je ris à peine aux enfants qui
[m'entourent,
«Puisque je ne suis plus réjoui par les
[fleurs;
«.....
«Puisque l'espoir serein dans mon âme
[est vaincu;
«Puisqu'en cette saison des parfums et
[des roses,
«O ma fille! j'aspire à l'ombre où tu
[reposes,
«Puisque mon cœur est mort, j'ai bien
[assez vécu
«.....

«Je ne daigne plus même, en ma sombre
[paresse,
«Répondre à l'envieux dont la bouche me
[nuît.
«O Seigneur! Ouvrez moi les portes de la
[nuît,
«Afin que je m'en aille, et que je
[disparaisse!»

La pièce date de 1848: 5 ans après le drame, la révolte n'est pas apaisée. Mais vous l'avez senti, le thème va s'élargissant et se généralisant. Et nous passons de façon insensible, par une transition très psychologique, à un autre «motif», celui de la torpeur et du découragement: «Il est temps que je me repose;
«Je suis terrassé par le sort,
«Ne me parlez pas d'autre chose
«Que des ténèbres où l'on dort!
«.....
«Vous savez que je désespère,
«Que ma force en vain se défend,
«Et que je souffre comme père,
«Moi qui souffris tant comme enfant!
«.....
«Maintenant je veux qu'on me laisse....»

Ces strophes sont de la pièce III, déjà citée: on observe comment, ici comme ailleurs, les deux séries s'entrelacent, comment la révolte s'éteint pour renaître, et comment par instant le découragement règne seul.

A ces deux thèmes entremêlés, et d'une tonalité sourde, vient s'ajouter bientôt un thème plus clair, et je dirai presque plus mélodique: c'est le thème du souvenir. Il s'annonce très habilement, d'une façon discrète, dès la pièce IV:

«Il me semblait que tout n'était qu'un
[affreux rêve,
«Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi
[quitté,
«Que je l'entendais rire dans la chambre
[à côté,
«Que c'était impossible enfin qu'elle fût
[morte,
«Et que j'allais la voir entrer par cette
[porte!
«Oh! que de fois j'ai dit: Silence! Elle a
[parlé!
«Tenez! Voici le bruit de sa main sur la
[clé!
«Attendez, elle vient! Laissez-moi, que
[j'écoute!
«Car elle est quelque part dans la maison
[sans doute.»

Les pièces suivantes, V, VI, VII puis IX et XI sont entièrement occupées par les images du souvenir, soit que le poète se reporte vers l'enfance de sa fille, soit qu'il évoque toute la vie d'une famille heureuse que n'avait pas touchée l'aile sombre du malheur:

«O souvenirs! printemps! aurore!
«Doux rayon triste et réchauffant!
«— Lorsqu'elle était petite encore,
«Que sa sœur était tout enfant.... —
«Connaissez-vous, sur la colline
«Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
«Une terrasse qui s'incline
«Entre un bois sombre et le ciel bleu?
«C'est là que nous vivions... — Pénètre
«Mon cœur, dans ce passé charmant! —
«Je l'entendais sous ma fenêtre
«Jouer le matin doucement.
«Elle courait dans la rosée,
«Sans bruit, de peur de m'éveiller;
«Moi, je n'ouvrais pas la croisée
«De peur de la faire envoler.»

Suivant la pente de sa rêverie, le poète se rappelle maintenant comment il amusait la nichée en racontant des histoire:

«Alors, prodiguant les carnages,
«J'inventais un conte profond
«Dont je trouvais les personnages
«Parmi les ombres du plafond.
«Toujours ces quatre douces têtes
«Riaient, comme à cet âge on rit,
«De voir d'affreux géants très bêtes
«Vaincus par des nains pleins d'esprit.

«J'étais l'Arioste et l'Homère
 «D'un poème éclos d'un seul jet;
 «Pendant que je parlais, leur mère
 «Les regardait rire et songeait.» (IX)

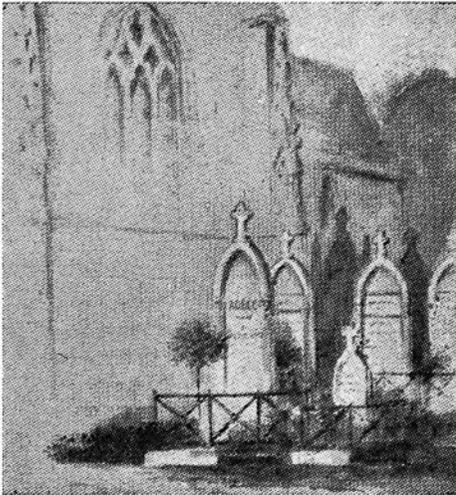
Vous le voyez, c'est un peu déjà le ton de «L'Art d'être Grand père», ou des meilleures pièces des «Chansons des Rues et des Bois». Mais qu'on ne s'y trompe pas: le chagrin est tout proche, prêt à éclater de nouveau. A diverses reprises, vers la fin de la pièce, un mot fait revenir à la tragique réalité, comme dans la pièce V, si claire si charmante, qui commence comme ceci:

«Quand nous habitons tous ensemble
 «Sur nos collines d'autrefois,
 «Où l'eau court, où le buisson tremble
 «Dans la maison qui touche aux bois,
 «Elle avait dix ans et moi trente;
 «J'étais pour elle l'univers.
 «Oh! comme l'herbe est odorante
 «Sous les arbres profonds et verts!
 «Elle faisait mon sort prospère
 «Mon travail léger, mon ciel bleu.
 «Lorsque elle me disait: mon père,
 «Tout mon cœur s'écriait: mon Dieu!»

et qui se termine par cet éclat douloureux:

«Toutes ces choses sont passées
 «Comme l'ombre et comme le vent.»

Je ne sais si je me trouve, mais je perçois ici comme une parenté avec «la symphonie inachevée», à l'éclat soudain du désespoir qui, ici et là, succède aux



LE CIMETIERE DE VILLEQUIER

Outre les tombes de Charles Vacquerie et de Léopoldine Hugo, il contient celle de Madame Victor Hugo, qui voulut être ensevelie auprès de sa fille.

visions de sérénité. Sans doute cette parenté est-elle toute fortuite, Victor Hugo n'ayant peut-être pas été musicien; mais c'est la même formule d'art, la même maîtrise dans la disposition des moyens, la même profondeur d'expression.

Cependant un thème nouveau va tout naturellement sortir des trois thèmes précédents: c'est celui de la méditation de la mort. L'âme et la chair peuvent souffrir, l'esprit réclame ses droits, et veut savoir: qu'est-ce que la mort? Où allons-nous? — Vers l'abîme? — Vers une vie plus heureuse? Ce nouveau «motif» s'annonce, assez largement encore, dans la pièce VIII:

«Ah qui donc sommes-nous? Qui nous a?
 [Qui nous mène?
 «Vautour fatalité, tiens-tu la race hu-
 [maine?

Et aussi largement dans la pièce X:
 «Pendant que le marin qui calcule et qui
 [doute
 «Demande son chemin aux constellations;
 «Pendant que le berger, l'œil plein de
 [visions,
 «Cherche au milieu des bois son étoile et
 [sa route;
 «Pendant que l'astronome, inondé de
 [rayons,
 «Pèse un globe à travers des millions de
 [lièues,
 «Moi je cherche autre chose en ce ciel
 [vaste et pur.
 «Mais que ce saphir sombre est un abîme
 [obscur!»

Puis le thème va crescendo, et voici qu'il occupe seul toute la place dans la pièce XII: «A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt.»

Y a-t-il une vie future? Ceux qui sont partis vivent-ils ailleurs d'une vie plus lumineuse ou sont-ils tombés sans retour dans l'abîme? — Telle est la question que débattent les deux cavaliers qui cheminent la nuit à travers les bois. L'un d'eux, Hermann, professe un matérialisme désespéré:

«.....Brisé par la souffrance
 «Le cœur profond d'Hermann est vide
 [d'espérance.....»

Mais l'autre cavalier — Hugo lui-même — entrevoit un avenir:

«Hermann reprit alors: le malheur c'est la
 [vie.
 «Les morts ne souffrent plus. Ils sont
 [heureux. J'envie

«Leur fosse où l'herbe pousse, où s'ef-
[feuillent les bois.

«Et je lui dis: tais-toi! Respect au noir
[mystère!

«Les morts gisent couchés sous nos pieds,
[dans la terre.

«Les morts, ce sont les cœurs qui t'ai-
[maient autrefois!

«C'est ton ange expiré; c'est ton père et
[ta mère.

«Ne les attristons pas par l'ironie amère:
«Comme à travers un rêve ils entendent
[nos voix.»

Je me suis beaucoup servi jusqu'à présent de comparaisons avec la musique. Cette fois c'est aux arts plastiques qu'il faut se référer. Nous avons ici comme une estampe de Dürer. Chose curieuse d'ailleurs, cette pièce est la seule du second recueil qui soit antérieure au drame: elle a été composée en effet en 1841. Hugo l'a postdatée à Octobre 1853 comme si elle était liée aux événements. C'était son droit, et si je signale le fait, c'est pour qu'on touche du doigt le mystère de la création poétique qui échappe à la logique banale, et obéit à une logique interne beaucoup plus haute.

Tel est en tout cas le centre de «*Pauca Meae*».

Il fallait à ce poème un «Final». Il nous est donné dans les quatre pièces restantes, de XIV à XVII, qui servent de conclusion sentimentale et philosophique.

La pièce XIV est fameuse. Le poète se montre quittant un matin sa maison des bords de la Seine: il suppose que c'est le 3 Septembre 1847, veille de la date anniversaire du deuil; en réalité, la pièce a été composée le 4 Octobre; mais l'intention est ainsi plus nette. — Il ira demain vers le cimetière de Villequier où repose sa fille, en pèlerinage au tombeau:

«Demain, dès l'aube, à l'heure où blan-
[chit la campagne,

«Je partirai. Vois-tu, je sais que tu
[m'attends.

«J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
«Je ne puis demeurer loin de toi plus
[longtemps.

«Je marcherai les yeux fixés sur mes
[pensées,

«Sans rien voir au dehors, sans entendre
[aucun bruit,

Seul, inconnu, le dos courbé, les mains
[croisées,

«Triste, et le jour pour moi sera comme
[la nuit.

«Je ne regarderai ni l'or du soir qui
[tombe,

«Ni les voiles au loin descendant vers
[Harfleur,

«Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta
[tombe

«Un bouquet de houx vert et de bruyère
[en fleur.»

Ce ne sont pas là des notations vaines: le houx vert et la bruyère en fleur portent un symbole, celui de l'espoir vivace et qui refléurit sur les tombes. Le père douloureux, qui, hier, affirmait dans sa chevauchée nocturne avec Hermann la survivance dans l'au-delà, est incliné à croire, incliné à espérer. Il va demander au cimetière une révélation qu'il attend.



Madame VICTOR HUGO vers 1830.
(Peinture de Louis Boulanger).
Musée Victor Hugo.

Quand il en revient, il a eu cette révélation. Il a le mot de l'énigme. La pièce XVI, construite dans la manière antithétique qui deviendra habituelle à l'artiste, et son procédé le plus familier, est intitulée «Mors». C'est encore comme une estampe de Dürer. Elle est, ainsi qu'il arrive chez Dürer, d'une tonalité macabre, mais s'achève dans la lumière. Vingt vers en tout. Les dix-huit premiers décrivent la mort telle que nous la dépeint la symbolique funèbre: une faucheuse qui moissonne les êtres:

«Je vis cette faucheuse. Elle était dans son
[champ.
«Elle allait à grands pas moissonnant et
[fauchant,
«Noir squelette laissant passer le crépus-
[cule.
«Dans l'ombre où l'on dirait que tout
[tremble et recule,
«L'homme suivait des yeux la lueur de
[la faux.
«.....
«Les peuples éperdus semblaient sous la
[faux sombre
«Un troupeau frissonnant qui dans
[l'ombre s'enfuit;
«Tout était sous ses pieds deuil, épou-
[vante, nuit.....»

Il n'y a rien de nouveau dans cette image qu'on pourrait dire conventionnelle, n'étaient les prestiges de l'art hugolien. Ce qui est nouveau, c'est l'usage que le poète en fait, en l'éclairant soudainement, dans les deux vers de la fin, d'un rayon et d'une auréole:

«Derrière elle, le front baigné de douces
[flammes,
«Un ange souriant portait des gerbes
[d'âmes».

Cet ange ne vient peut-être pas de la légende chrétienne. Je crois plutôt qu'il est, aux yeux visionnaires du poète, ce qu'il était pour St. Jean, l'annonciateur d'une apocalypse. Ce qu'il annonce? l'assurance que mourir, c'est naître, et que, si la mort récolte des âmes, c'est pour les donner à une rayonnante éternité.

On est obligé ici de se souvenir qu'au moment où ces vers furent écrits — en 1854 — Victor Hugo sous l'influence de Mme. De Girardin, venue à Jersey pour quelques jours, et en compagnie de quelques familiers, se livrait à des expériences de spiritisme, et qu'il avait tiré de ces expériences de nouvelles certitudes. Nous avons là-dessus des documents, et nous

savons que c'est en 1854 précisément que la Mort elle-même, convoquée en personne par la table, était venue parler de Léopoldine, et affirmer la survie de ceux qui ne sont plus.

Nous en avons presque fini: il ne restait plus qu'à saluer dans un hymne l'aube dont la mort est comme la nuit préalable, l'aube dans laquelle ceux que nous aimions ouvrent des yeux éblouis.

C'est le sens de la pièce XVII, la dernière de «*Pauca Meae*», intitulée, «Charles Vacquerie». S'adressant aux jeunes époux, qui ont péri enlacés, Victor Hugo écrit:

«Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
«Fait flotter à jamais votre lit nuptial
«Sous le grand dôme aux clairs pilas-
[tres;
«En vous prenant la terre, il vous prit
[Les douleurs,
«Ce père souriant, pour les champs pleins
[de fleurs,
«Vous donne les cieux remplis d'astres!
«.....
«Pendant que nous pleurons, de sanglots
[abrevés,
«Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes,
[vivez
«Dans l'éblouissement céleste!
«Vivez! Aimez! Ayez les bonheurs infinis.
«Oh! les anges pensifs, bénissants et
[bénis,
«Savent seuls, sous les sacrés voiles,
«Ce qui entre d'extase, et d'ombre, et de
[ciel bleu,
«Dans l'éternel baiser de deux âmes, que
[Dieu
«Tout à coup change en deux étoiles!»

La symphonie, d'abord convulsive et tragique, aux accents sourds, s'achève en hymne triomphal.

Mesdames et Messieurs,

On peut penser ce que l'on veut de cette métaphysique: aussi Victor Hugo n'a-t-il voulu, je suppose, convertir personne, mais seulement affirmer ce qui, pour lui, était désormais une vérité intimement éprouvée.

Mais on n'a pas le droit, il me semble, d'ignorer ni la profondeur de cette douleur, ni la convenance de l'art par lequel elle s'exprime. On reconnaîtra, à lire ces très beaux vers, en même temps qu'une sincérité dont les accents ne trompent pas, la maîtrise d'un artiste très conscient de ses moyens, et qui ne laisse rien au hasard, même pas un cri, et même pas un sanglot. Je ne connais nulle part,



VICTOR HUGO
Photographié par Charles Hugo en 1853.
(Musée Victor Hugo, Paris).

et chez aucun autre poète, sinon peut-être chez Shakespeare et chez Goethe, une orchestration aussi harmonieuse et à la fois aussi savante des thèmes lyriques. Je ne connais nulle part, chez aucun autre poète, une mise en œuvre plus juste et plus attentive des sentiments.

Vous avez vu la torpeur succéder à la révolte, puis le souvenir envahir la conscience douloureuse, pour faire place lui-même à la méditation du destin. Cette succession paraît psychologiquement très juste. Ce qui est encore plus juste, c'est

qu'elle ne soit pas linéaire, et que ces différents thèmes connaissent des alternances et des retours, comme il arrive dans l'âme qui est rarement occupée d'une seule émotion.

Quoi qu'il en soit, — et je ne parle ici ni de la beauté des images et des symboles, ni du registre infini du vers, ni de l'éclatante beauté de la langue, — il est difficile d'admettre, après une expérience poétique de cette qualité, que Victor Hugo eût été un rhéteur heureux comme l'affirment un peu vite ceux qui n'y ont pas regardé d'assez près.

Je vous avais annoncé une conférence courte. Il importe que je tienne ma promesse. Il aurait cependant valu la peine de montrer que les vers que je viens de vous lire et que cette expérience humaine si complète en elle-même ne marquent cependant qu'une étape d'une expérience plus large. Les certitudes obtenues au cimetière de Villequier ne font qu'annoncer d'autres certitudes. Le livre V des Contemplations, qui suit immédiatement «*Pauca Meae*», est intitulé «*En marche*»: le poète se montre en train d'approcher les grands problèmes. Au livre VI, il est arrivé «*Au bord de l'infini*». La grande pièce de «*La bouche d'ombre*» contient les révélations suprêmes, tout un système métaphysique où le mal, la douleur, la mort trouvent leur place et leur sens providentiel. Et dans la pièce finale «*A celle qui est restée en France*», Hugo constate et affirme que la mort de sa fille a été le point de départ de toute l'œuvre, et de toute une philosophie. Aussi remet-il le livre aux mains de la morte:

*«Ouvre tes mains, et prend ce livre:
[il est à toi.]»*

Mais tout ceci exigerait du temps, plus de temps qu'il ne m'en est accordé ce soir. Si je ne vous ai pas trop ennuyés, nous pourrions reprendre ce propos dans un autre exposé, contents pour aujourd'hui d'avoir rendu en piété et en admiration ce qu'il nous a donné en beauté.

A. Herbelin

Visite à ...

NADIA BOULANGER

Apôtre de la Musique

Un article inédit de **Paul GUTH**

Qui n'a rêvé de voir un jour le décor exact d'un métier, le lieu incontestable d'une passion ? Un chirurgien qui coucherait entre ses scalpels. Un peintre qui étalerait ses palettes jusque dans son beurrer. Or, dès le seuil de Mlle Nadia Boulanger, tout

fauteuils se crispent en dossiers d'ascétisme. La maîtresse de ce haut lieu est une prêtresse debout.

Nadia Boulanger paraît, vêtue d'un tailleur couleur gris d'armure et d'une chaîne de métal. Les lunettes foudroient toute faueur. Les cheveux blancs bouffent en coques et se rebroussent en un chignon où pointe une épingle.

Mais de ce visage couleur d'amidon, de ces yeux d'ultimatum où des aiguilles de glace s'émeussent sous une tendresse bougonne, de ces lèvres et de ces joues mordant une consigne d'ardeur, rayonne la lumière que le front concentre en un marbre de Minerve.

Nadia Boulanger n'a guère de temps à consacrer à la curiosité d'autrui. Dès 8 h. 30 elle est à son piano pour ses leçons, comme le cordonnier à son échoppe. Chacune des secondes où on ne lui parle que d'elle est une miette volée.

«Oh, moi, je n'hésite pas à dire mon âge : 16 septembre 1887.»

Une dynastie de musiciens enterrés tout droits dans la musique. Son grand-père professeur de violoncelle au Conservatoire. Sa grand'mère chanteuse mezzo, créatrice de *La Dame Blanche* au temps de Boeldien et d'Aubert. Son père, Prix de Rome, professeur de chant au Conservatoire. Un Parisien, mais sa mère Russe. Nadia Boulanger me montre sa photographie sur le plus grand des deux pianos encapuchonné de damas rouge.

Elle s'émerveille encore de ses bandeaux. de ses yeux de velours, de cet aspect de noir bijou dominateur.

«C'était quelqu'un de si merveilleux. L'être qui a pu donner le plus de rigueur et de bonheur.

Toute l'enfance et toute la vie, plus tard si voyageuse de Nadia, gardera ses racines parisiennes, sur les pentes de Montmartre. Après la rue de Maubeuge, qu'elle quitte à un an, la rue La Bruyère et, depuis 1904, la rue Ballu. Deux appartements en tout, comme les bourgeois de Paris qui ne changent pas de trottoir.

A cinq ans, à l'âge où un coup de vent vous renverse, elle entre au Conservatoire. A huit, elle était auditrice de solfège. A ce mot de solfège elle frémit dans sa religion de la rigueur. C'est le pain quotidien durement mâché, la marche apprise pas après pas, l'attelage de l'oeil et de l'oreille, l'équi-



NADIA BOULANGER

clame le culte. Rue Ballu, près de la Place Clichy dans le dos de la République capitonée d'étendards, parmi les menus métiers de Paris, voici le Garde-Meuble de la Musique.

Le salon est fortifié par deux pianos et barré par des tuyaux d'orgue. Les photographies, qui grouillent sur les deux instruments à queue et les consoles, représentent d'illustres musiciens à barbes de Moïse. Les

valent de la connaissance du vocabulaire. La France, maîtresse de solfège du monde.

Je voudrais connaître le nom, le visage, les tics humbles ou glorieux de tous ses professeurs. De cette chaîne de visages perdus de grisaille, entre les bustes des Rameau, ou des Lulli à perruques, dans le noir Conservatoire de la rue de Madrid, elle n'a gardé qu'un exemple de discipline, qu'elle a poussé jusqu'au sacrifice.

Mme Roy-Got... M. Chapuis... En 1899, Vierne, le professeur d'orgues aveugle.

En 1903, elle eut Fauré comme professeur de composition. Pour lui elle s'attendrit et rêve. Son air de roi, avec ce teint bronzé, lui «de fils d'un inspecteur de je ne sais quoi».

En 1908, Nadia Boulanger eut le Second Prix de Rome, et sa soeur Lili Boulanger, de six ans plus jeune, fut, en 1913, la première femme qui obtint le Prix de Rome de Musique.

Nadia se mit à composer et fit, avec Raoul Pugno, l'opéra *La Ville Morte*. Mais avec sa fureur d'abnégation et son appétit d'équité, elle se consacra à sa soeur, plus douée, croyait-elle, qui devait être le compositeur de la famille. Malheureusement Lili mourut, laissant un sillage de comète.

Nadia se cloîtra alors dans le professorat. Mais le chef d'orchestre Walter Damrosch la remarqua et ce fut le début du prodigieux rayonnement en Amérique de Nadia Boulanger.

En France Nadia s'organisa en deux payages. L'été au Conservatoire américain de Fontainebleau où elle enseignait l'harmonie, le contre-point et l'histoire de la musique aux fils de la nouvelle louve d'acier d'outre Océan. Et aussi dans sa maison de campagne de Gargenville, près de Mantes.

Dans ce village d'Ile de France, elle avait fondé une colonie de musique. Au bout d'une grande allée de tilleuls, sa petite maison, menue forteresse de roses, agrémentée d'un frêne pleureur devant son salon.

L'hiver, Nadia retrouvait ses cours à Paris, à l'École Normale de Musique. Entreprise privée qui étincela dans l'entre-deux-guerres et qui admettait des élèves de toute la gamme des âges.

Ce rythme binaire; Paris — la campagne, était coupé de concerts qu'elle dirigeait au Théâtre des Champs Elysées ou au studio de la princesse de Polignac; rue Cortambert, creuset de Passy où se fondaient la musique ancienne et la moderne.

Des voyages l'emportaient aussi. Mais

elle véhiculait avec elle son monastère et son sacerdoce, en les confiant aux hélices des paquebots et aux fumées des trains. En se refusant d'ailleurs à l'avion, comme si l'air devait porter seulement la musique. Pendant l'hiver 1938-39 elle fit un cours à Boston. Mais elle enseignait aussi à Washington et à New-York.

Pendant le dernier conflit, elle fut bloquée la-bas. Elle habita à Santa Barbara, en Californie, parmi les plantations d'orangiers et de citronniers.

En Janvier 1946, elle entra au Conservatoire, sa seconde maison de famille, comme professeur d'accompagnement au piano. Classe terrible où l'on met sous le nez des élèves une partition de chef d'orchestre, avec tous les instruments. Et il faut réduire au piano cette Tour de Babel des cuivres et des cordes, comme les Sioux fabriquaient des *têtes réduites* pour en parer leur ceinture.

Maintenant la Radio attire aussi Nadia Boulanger hors de la rue Ballu. Elle y dirige des concerts d'oeuvres anciennes, délicieuses à dénicher dans les bosquets des connaisseurs. Monteverde, Schütz, des musiciens français de la Renaissance: Claude Le Jeune, Claudin de Sermizy, Costely. Ou les auteurs de nos audaces: Poulenc, Strawinsky, Hennemith. Ou les têtes de l'Olympe: Mozart, Bach.

Mais la vraie couronne de Nadia Boulanger, au-delà de ses salles de cours et des estrades où elle commande aux sources, ce sont ses amis. Au dessus de tous, sa trinité: Toscanini, Strawinsky, Valéry.

Trois princes de la rigueur. Toscanini, le plus grand chef d'orchestre du monde, qui jugea indispensable de voir diriger Nadia Boulanger. Strawinsky, le maigre phoque de feu, qui se passionnait avec elle dans des conversations sur Saint Basile et les Pères de l'Eglise grecque. Paul Valéry, enfin, qu'elle connut aux beaux jours de Gargenville, quand il venait passer l'été. Elle se mettait en posture d'écouteuse. Elle recueillait des préceptes qui rejoignaient, du haut des monts de la littérature, ses propres montagnes d'harmonie: *Une Oeuvre d'art se reconnaît à la qualité de ses refus*.

Maintenant, à travers le monde, ce diadème d'amis, cette chevalerie des nobles esprits se prolonge, pour Nadia Boulanger dans la chaîne ininterrompue de ses élèves.

Paul GUTH

Au temps où on ne l'aimait pas...

La Tour Eiffel et les Ecrivains

Un article inédit de **Jean A. KEIM**

Tous les touristes viennent rendre visite à la Tour Eiffel et admirer de la troisième plate-forme le panorama si divers de la capitale. Sa haute silhouette élancée est maintenant devenue familière et fait désormais partie du paysage de la ville. Mais la Tour dut attendre patiemment des années et subir de longs sarcasmes, avant d'être admise parmi les monuments de Paris et avant d'avoir pu faire reconnaître la beauté de sa construction, la pureté de ses lignes et la finesse de la dentelle de son armature.

Dès que le projet de construction devint public les milieux artistiques et littéraires de l'époque s'émeurent. Une protestation est rédigée, signée entre autre par Alexandre Dumas Fils, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme et Victorien Sardou :

« Nous venons, écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, amateurs passionnés de la beauté jusqu'ici intacte de Paris, protester de toutes nos forces, de toute notre indignation, au nom du goût français méconnu, au nom de l'art et de l'histoire français menacés, contre l'érection en plein cœur de notre capitale de l'inutile et monstrueuse Tour Eiffel... Il suffit d'ailleurs pour se rendre compte de ce que nous avançons de se figurer un instant une tour vertigineusement ridicule, dominant Paris ainsi qu'une noire et gigantesque cheminée d'usine, écrasant de sa masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, la Tour St-Jacques, le Louvre, le Dôme des Invalides, l'Arc de Triomphe, tous nos monuments humbles, toutes nos architectures rapetissées, qui disparaîtront dans ce rêve stupéfiant. Et pendant vingt ans nous verrons s'allonger sur la ville entière, frémissante encore du génie de tant de siècles, nous verrons s'allonger comme une tache d'encre l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôles bouillonnées.

Lockroy, ministre du commerce, se contenta de donner l'ordre de faire figurer ce texte à l'Exposition dans une vitrine : *« Une si belle et si noble prose, signée de noms connus dans le monde entier, ne pourra manquer d'attirer la foule et peut-être de l'étonner ».*

Des propriétaires des environs intentent un procès à la Ville de Paris pour « atteinte à l'esthétique » ; ils sont déboutés.

Léon Bloy, apocalyptique, s'élève contre cette « quincaillerie superbe » et prophétise : *« N'est-il pas permis de conjecturer que*

la Tour de fer est prédestinée comme un signe d'accomplissement et le dénouement du drame lugubre de la Dispersion des Peuples, dont la Tour de Briques fut le prodigieux témoin... Ah ! Elle est plus mystérieuse qu'elle ne le pense, cette Tour Eiffel, et les ferrailleurs savants, qui la construisent, sont incalculablement éloignés de concevoir la densité de prodige que dégage leur surprenante création... J'aime Paris, qui est le lieu des intelligences et je sens Paris menacé par ce lampadaire véritablement tragique, sorti de son ventre et qu'on apercevra la nuit de vingt lieues, par dessus l'épaule des montagnes comme un fanal de naufrage et de désespoir.

Guy de Maupassant fait chorus, qui s'écrie :

« Je me demande ce qu'on conclura de notre génération, si quelque prochaine émeute ne déboulonne pas cette haute et maigre pyramide d'échelles de fer, squelette disgracieux et géant, dont la base semble faite pour porter un véritable monument de cyclopes et qui avorte en un ridicule et mince profil de cheminée d'usine ».

Les hommes de lettres se laissent ainsi emporter parfois par leur indignation. La postérité a infirmé leur jugement et a donné raison aux paroles d'Eiffel :

« Je crois pour ma part que la Tour aura sa beauté propre. Est-ce que les conditions de la force ne sont pas toujours conformes aux conditions secrètes de l'harmonie ? Le premier principe de l'esthétique architecturale est que les lignes essentielles d'un monument soient déterminées, par la parfaite appropriation de la destination ».

Au début du siècle, les peintres, les premiers, la découvrent. Robert Delaunay la présente sous tous ses aspects, réels et imaginaires. Seurat, Marquet, Utrillo, Henri Rousseau lui font une place dans leurs tableaux ; Dufy l'utilise en de nombreuses compositions. À leur suite les écrivains sont touchés par la beauté de la Tour. Guillaume Apollinaire la chante :

« Bergère, ô Tour Eiffel, le troupeau des ponts bêle ce matin »

Léon-Paul Fargue en tire le sujet d'un poème en prose :

*« J'ai vu pousser la Tour Eiffel
Nous allions la voir, en sortant du lycée,
le veston en cœur remonté par la serviette.*

Les parents constataient les progrès de la chose,



*en sifflotant, comme quand ils toisaient
leur fils
au crayon sur un mur ...».*

Jean Cocteau, rentrant de voyage, la re-
trouve familière :

*«Je ne me sentis à mon aise qu'au re-
tour,*

*En revoyant Paris fait comme un tour
de cartes,*

*Les boulevards, la Seine petite et la
Tour*

Eiffel, qui les jambes écarte».

Il y situe sa pièce «Les Mariés de la Tour Eiffel», ce spectacle d'avant-garde d'après la première guerre, mimé par des artistes, tandis que deux phonographes, prenant la place du choeur antique, commentent l'action.

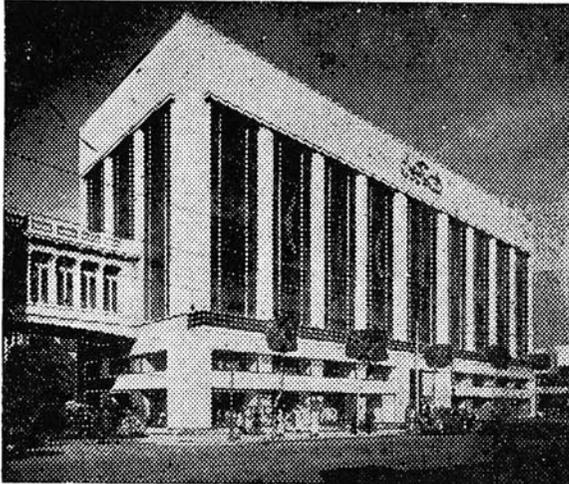
Blaise Cendrars, dans une vision simultanée du monde, voit la Tour se métamorphoser à travers les âges et les continents:

«Tu es tout
Tour
Dieu antique
Bête moderne
Spectre solaire
Sujet de mon poème
Tour
Tour du monde
Tour en mouvement»

Jean Giraudoux compose «La Prière sur la Tour Eiffel»: «Mon dieu! quelle confiance il possédait en la gravitation universelle, son ingénieur! Sainte-Vierge, si un quart de seconde l'hypothèse de la loi de la

pesanteur était controversée, quels magnifiques décombres! Voilà ce qu'on élève avec des hypothèses! Voilà réalisée en fer la corde que lance au ciel le fakir et à laquelle il invite ses amis à grimper!»

Aujourd'hui la Tour Eiffel a perdu sa valeur technique, stupéfiante et agressive; elle demeure une oeuvre d'art et fait rêver les écrivains, qui la peuplent de leurs songes. Elle a même pris avec l'âge un petit caractère suranné, qui ajoute à sa douceur et à son charme. Elle est devenue le symbole de la Capitale et un des monuments les plus populaires du monde entier, célébré dans toutes les langues.



Grands Magasins

Cicular

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26426

Un metteur en scène de génie

La Mission de Jacques Copeau

Un article inédit de **Jean-Jacques BERNARD**

Il est peut-être difficile d'imaginer aujourd'hui les sentiments qu'éveilla à l'automne de 1913 le premier manifeste du Vieux-Colombier... Événement théâtral, mais aussi événement littéraire. L'équipe de la Nouvelle Revue Française, espoir de la jeune littérature, poussait soudain des antennes vers le théâtre. C'était une date.

Et en quels termes s'exprimait Jacques Copeau !

«A des réalités détestées, nous opposons un désir, une aspiration, une volonté. Nous avons pour nous cette chimère, nous portons en nous cette illusion qui donne le courage et la joie d'entreprendre. Et si l'on veut que nous nommions plus clairement le sentiment qui nous anime, la passion qui nous pousse, nous contraint, nous oblige, à laquelle il faut que nous cédions enfin : c'est *l'indignation*».

«Une industrialisation effrénée qui, de jour en jour, cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés; partout, et là encore où de grandes traditions devraient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse; partout le bluff, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt, et dont il n'est même plus question; partout veulerie, désordre, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, haine de la beauté, une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré: voilà ce qui nous indigne et nous soulève».

Avec quels battements de coeur n'ai-je pas lu de telles lignes? Moi qui attendais, qui espérais tant du théâtre, qui le mettais si haut, comment n'aurais-je pas été avec ces hommes-là? A la première soirée du Vieux-Colombier je fus certainement parmi les spectateurs les plus fervents, les plus acquis d'avance, les plus prêts à admirer sans réserves. Cette première soirée ne fut pourtant pas sensationnelle. *Une jeune tuee par la douceur* de Thomas Heywood est une pièce ingénieuse et subtile, mais elle apparut un peu terne: elle manquait en tout cas de l'éclat qu'il eût fallu pour une soirée de lancement. Mais qu'importe! Bientôt vint la *Nuit des Rois*. Et que dire de la *Nuit des Rois*?

Cela fut et cela reste une des plus exqui-

ses réussites de Jacques Copeau. Cela fut et cela reste une de mes plus belles impressions de théâtre. En ce temps où le théâtre était si galvaudé, la *Nuit des Rois* avait une valeur de féerie. Et n'était-ce pas, en vérité, le Shakespeare des fêtes restitué dans toute sa grâce immortelle? Jacques Copeau, qui devait par la suite dessécher quelques spectacles par un excès de dépouillement ou de cérébralité, avait réussi là, comme il le réussit peut-être quatre ou cinq fois encore, cet envol prestigieux qui est le but et le miracle de l'illusion dramatique.

J'appartiens à une génération qui fut fortement marquée par le travail des aînés du Vieux-Colombier. Après la guerre de 1914, quand Jacques Copeau rentra de New-York nous attendîmes la réouverture de son théâtre avec le même coeur battant qui avait accompagné ses débuts. Mais beaucoup d'entre nous — auteurs, acteurs ou metteurs en scène — quoique imprégnés de ce riche exemple, commençaient déjà à voler de leurs propres ailes. Avant que le Vieux-Colombier de Copeau ne fermât ses portes, d'autres théâtres d'avant-garde avaient ouvert ou entr'ouvert les leurs. Mais aucun d'eux ne peut renier ce qu'il doit au précurseur.

La fermeture du Vieux-Colombier en 1923 reste un événement d'une indicible mélancolie. On sait que la même année le Vaudeville avait disparu, remplacé par un cinéma, emportant avec lui tout un coin du visage de Paris. Mais le Vaudeville était intégralement un théâtre du boulevard. Le Vaudeville, c'était du passé qui s'en allait. Le Vieux-Colombier, c'était de l'avenir qui mourait prématurément.

Mais les graines semées ne l'avaient pas été en vain. La relève était déjà faite. Jouvet et Dullin étaient sortis du Vieux-Colombier. Baty réunissait autour de lui l'équipe de la Chimère. Pitoëff arrivait de Genève. Chacun avait ses conceptions, sa personnalité son originalité. Mais s'ils purent travailler, avec peine d'abord, puis lentement s'imposer, c'est qu'avant eux le terrain avait été déblayé par Copeau. Nul ne peut l'oublier.

Je puis apporter ce témoignage personnel qu'en écrivant *Martine* j'avais dans les yeux le cadre du Vieux-Colombier. Et si Copeau n'a pas joué *Martine* (il ne l'a pas refusée, comme certains l'ont dit; il n'a pas eu à la refuser, puisque je ne la lui ai pas apportée), il n'en reste pas moins que sans Copeau *Martine* n'aurait pas été ce qu'elle

fut. Je me plais à rendre à sa mémoire le témoignage de cette imprégnation. Je n'ai pas eu l'occasion — et je le regrette — d'être un auteur de Copeau, mais ma fidélité lui est restée jusqu'au bout.

On a cherché bien des explications à la soudaine fermeture du Vieux-Colombier : difficultés matérielles, découragement, lassitude physique. D'autres, sur ce point, mêlés de plus près à ce drame, sont plus qualifiés pour répondre. Mais ce qui importe, c'est que le rayonnement de Copeau n'est pas cessé. Il fut loin d'ailleurs d'abandonner toute activité : en Bourgogne, avec le groupe des « Copiaux » ; à Paris où l'on fit appel à lui pour des mises en scène — je me rappelle notamment une résurrection de la *Nuit des Rois* — enfin à la Comédie-Française même où Edouard Bourdet, nommé administrateur en 1933, l'appela à ses côtés avec Baty, Dullin et Jouvet, et où nous vîmes par ses soins une belle représentation du *Misanthrope*, partout Copeau nous montre qu'il restait lui-même, mais en même temps il épaississait le mystère de la fin du Vieux-Colombier et avivait nos regrets.

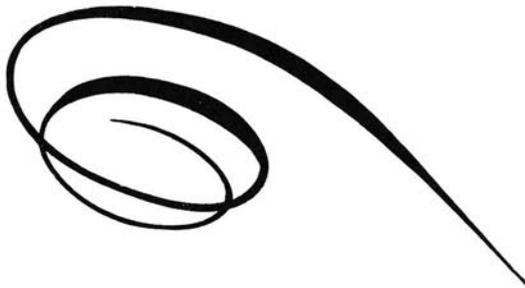
Quand Edouard Bourdet, à la suite d'un accident, dut quitter son poste, Jacques Copeau le remplaça. C'était au début de la guerre, et c'est ainsi que l'occupation le trouva dans le fauteuil d'administrateur

de la Comédie-Française. Il y montra une rare fierté. Le poste était bien délicat en présence des Allemands. Je le vis dans son bureau un jour de juillet 1940 : c'était un homme ! Il me disait qu'il fallait croire à la France quand même, et il y croyait. Mais parce que c'était un homme, précisément, il ne put tenir dans cet emploi. Quand les Allemands convoquaient l'Administrateur de la Comédie-Française, il envoyait son secrétaire général. Les Allemands en firent la remarque : il ne se dérangea pas. Alors ils finirent par demander son renvoi : le gouvernement de Vichy s'inclina.

On nomma à sa place M. Émile Fabre : les Allemands mirent un veto. Ils étaient bien renseignés et connaissaient le caractère et les sentiments de M. Fabre.

Ce fut la fin de la carrière de Jacques Copeau. Il se retira à Pernand-Vergelesse où il vient de mourir. Il était bon de dire que la carrière de ce rénovateur de la scène française commencée dans l'enthousiasme s'est achevée dans la grandeur.

Il faut dire aussi qu'à l'heure où il nous quitte, trente-six ans après l'ouverture du Vieux-Colombier, la scène française aurait à nouveau grand besoin de son enthousiasme, de son mépris du risque, voire de son indignation. L'absence d'un Jacques Copeau se fait sentir cruellement.



EN LECTURE

A la Bibliothèque du Centre Culturel de l'Ambassade de France au Caire

Dans cette rubrique, nous publions chaque mois la liste des ouvrages littéraires et scientifiques, ainsi que celle des périodiques reçus durant les dernières semaines à la Bibliothèque du Centre Culturel (8, rue Salamlek, Garden-City).

Le Centre est ouvert à toute personne désireuse d'y consulter ou emprunter les ouvrages, tous les jours de 9 h. à 1 h. a.m. et de 5 h. 30 à 7 h. 30 p.m., sauf les samedis après-midi et les dimanches.

OUVRAGES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

Guide illustré de la Littérature Française Moderne

Panorama de la Littérature Française

Gaston Picon.

De quelques constances de l'Esprit Humain

Julien Benda.

Litanie du Sommeil et autres poèmes

Tristan Corbière.

Les Maîtres du Dessin Français — De Fouquet à Cézanne

Le legs du moyen âge

Albert Pauphilet.

Poésies (deux tomes reliés)

Victor Hugo.

André Breton

Jean-Louis Bedouin.

Journal 1942-1949

André Gide.

La littérature de l'estomac

Julien Gracq.

Cent dessins de Pierre Loti

La chute du corps

Maurice Druon.

Le narthex

André Billy.

OUVRAGES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES.

Technique du modelage industriel

O Quérut.

Introduction à l'épistémologie génétique

J. Piaget.

La prospection géophysique

Louis Cagniard.

Cinétique et mécanisme des réactions d'inflammation et de combustion en phase gazeuse

Polarisation de la matière

Méthodes de calcul dans des problèmes de mécanique

Élément de la théorie des ensembles

Emile Borel.

Éléments de calcul sensoriel

Lichnerowitz.

Éléments de physique moderne théorique

G. Guinier.

Utilisation des mathématiques, calculs numériques et graphiques

Ste.-Lague & Masson.

Terre stérile

J. Michéa.

L'âme des peuples

André Siegfried.

De Pythagore à Euclide

P. H. Michel.

Les financiers sous Louis XIV

Jacques Saint-Germain.

Ce que j'ai vu sous terre

Norbert Casteret.

L'aviation d'Ader et des temps héroïques

Raymond Cahisa.

La France, ses régions, l'Union Française

De Besse & Scalabrino.

Géologie stratigraphique

Maurice Gignoux.

La mécanique ondulatoire des systèmes de corpuscules

Louis de Broglie.

Analyse qualitative minérale à l'aide des still-réactions

R. Delaby & J. A. Gautier.

Chimie générale

Paul Pascal.

Leçons de chimie organique

Charles Prévost.

Précis de psychiatrie

H. Baruk.

Les maladies des coronaires

Ch. Laubry & P. Soulié.

Le rétrécissement mitral

R. Lutenbache.

Études radiographiques du poumon tuberculeux

J. Stephani.

Les diagrammes thermodynamiques

G. Gourdet & Proust.

Echelles des conversions des unités

J. Bernot.

Étude sur la banlieue de Paris

Observation économique

Jacques Dumontier.

L'industrie sidérurgique

M. Fontaine.

Introduction à la sociologie

A. Cuvillier.

La dialectique de la durée

G. Bachelard.

La civilisation Mérovingienne

Ed. Salin.

DERNIÈRES REVUES RECUES**Le Monde Français**

Février 1950.

Cahiers d'histoire Egyptienne

Numéro spécial pour le Centenaire de la mort de Mohamed Aly.

Revue de Paris

Février 1950.

La France graphique

Noël 1949.

La semaine des Hôpitaux

22 Déc. 1949 - 26 Déc. 1949.

6 Janv. 1950 - 10 Janv. 1950 - 22 Janv. 1950

Production Française

No. 44 - Nov. 1949.

Cuisine et vins de France

Nov. 1949 - Janv. 1950.

XVIIIème siècle

No. 1.

La vie spirituelle

Février 1950.

Esprit

Février 1950.

Mercure de France

Février 1950.

Actualités Odontostomatologiques

No. 28.

Temps Modernes

Février et Mars.

La Revue

Février et Mars.

Les Etudes

1 - 2 - 3.

Plaisir des sports

No. 394 - Décembre 1949.

Le commerce International

No. 37 - Décembre 1949.

Bibliographie de la France

23 Décembre 1949.

Le Revue Socialiste

Décembre 1949.

Annales de Chimie

(T. 4) - Nov.-Déc. 1949.

L'année Biologique

Nov.-Déc. 1949.

La vie intellectuelle

Février 1950.

Revue Universitaire

No. 9 - Nov.-Déc. 1949.

Revue des conférences Françaises en Orient

Décembre 1949, Janvier et Février 1950.

Les belles lectures

Du 1er. au 14 Janv. 1950.

Industries Agricoles et Alimentaires

Sept.-Oct. 1949.

Liaison Scientifique

UNESCO.

Revue Générale de l'Electricité

Décembre 1949.

Cahiers du Monde Nouveau

Décembre 1949.

Les Instantanés Médicaux

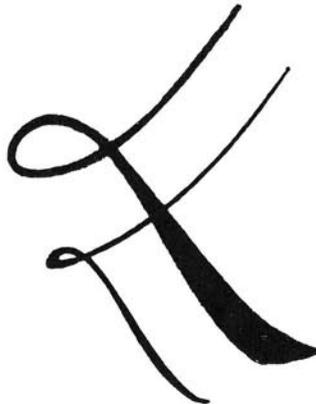
14 Janvier 1950.

Bulletin Critique du Livre Français

T. V., No. 1 - Janvier 1950.

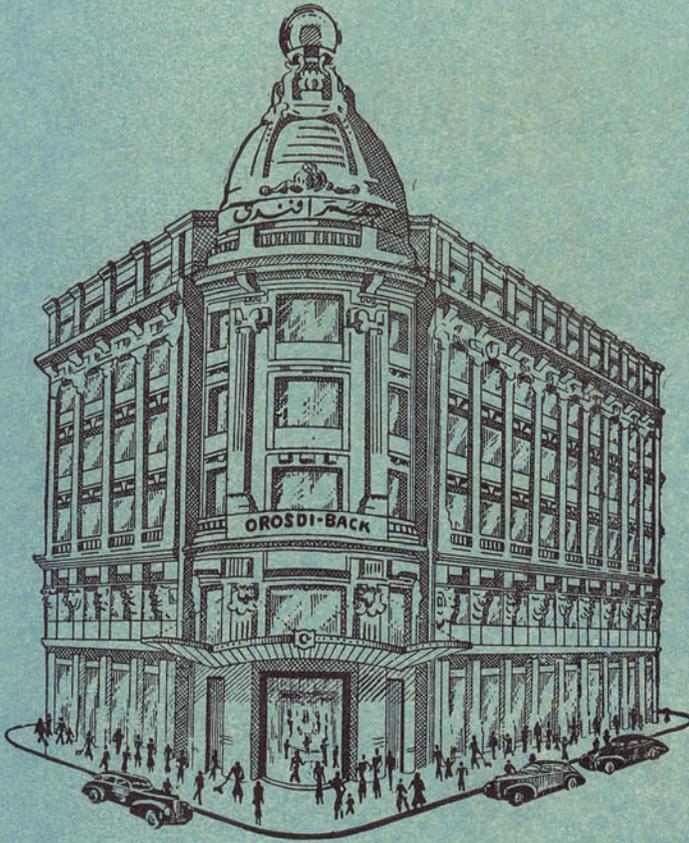
Hommes et Mondes

Février et Mars.

Revue de la Tuberculose

OROSDI-BACK

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE, PARIS



Dont
la
 devise
 est :

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
